8.

THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1273



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Robert
Chef de Brigands,
Drame
par Lamartelière.
1793.

RÉVOLUTIONNAIRE.

LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ROBERT

CHEF DE BRIGANDS,

DRAME.

RÉSERVES DE L'AUTEUR.

Je soussigné, pour me conformer à la loi du 30 Août dernier, déclare qu'en publiant la présente Pièce par la voie de l'impression, j'entends me réserver expressément tous mes droits sur les représentations qu'elle pourrait avoir dans toute l'étendue de la République Française.

A Paris, ce 7 Mars 1793. LA MARTELIERE.

La minute de la présente déclaration est déposée chez le citoyen HUA, Notaire, rue de l'ancienne Comédie Française.

ROBERT

CHEF DE BRIGANDS,

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE,

IMITÉ DE L'ALLEMAND;

PAR LE CITOYEN LA MARTELIÈRE.



PRIX, 30 sols.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue du Cimetière S. André-des-Arcs, n°. 9;

Et chez BARBA, au Palais de l'Egalité, galerie vitrée.

1793.

PRÉFACE.

JE ne répondrai point aux mille & une absurdités qu'on a débitées contre cet ouvrage : le public en a fait justice, & les gens de lettres me sauront peut-être gré d'avoir osé traiter un pareil sujet : quant à ces jugeurs pitoyables, pour qui rien n'est difficile que de se taire, je les remercie d'être d'un autre sentiment; car après l'éloge d'un homme instruit, rien n'est plus flatteur que la critique d'un sot.

On m'a reproché d'avoir mis des brigands sur la scène. Eh ! qu'importe le nom quand la chose n'y est pas? Plût au ciel que la société ne fût composée que de brigands semblables ! Les loix seraient maintenues, les propriétés respectées, l'honnête homme y trouverait des amis, l'infortuné des secours; le méchant seul, sans appui, sans ressource, abandonné à lui-même, serait forcé de renoncer au crime, ou d'en porter la peine.

Quelques personnes ont cru voir du danger à présenter au public les principes d'une pareille morale : je suis loin de suspecter leur bonne-foi; & je déclare ici, avec toute la franchise dont je fais profession, que je n'ai point prétendu faire de cet ouvrage une pièce de circonstances.

Etranger à toutes les sectes qui tour à tour ont figuré sur notre horison politique, je n'ai jamais connu d'opinion, de parti, que celui de la justice & des loix; mais le ministre déprédateur, le financier concussionnaire, le magistrat préva-

ricateur, le prêtre sacrilège & le prince oppresseur sont en tout tems, en tout pays, en politique comme en morale, des monstres aux yeux de tous les hommes. Eh bien! voici les scélérats que je livre à l'indignation des honnêtes gens, & au tribunal de mes brigands. Si j'ai failli, il existe des magistrats pour veiller au maintien des bonnes mœurs, & des loix pour punir les corrupteurs de l'esprit public.

J'ajoute, qu'amateur de tout ce qui tient aux beaux arts, j'offre à mes concitoyens le fruit de quelques momens de loisir que j'aime à partager entre le travail & l'étude des belles-lettres. Heureux si, après avoir retracé des scènes de sang, je puis célébrer dans ma solitude les vertus & le bonheur de mes compatriotes.

Ce bonheur sera le mien; & quelle que puisse être désormais la destinée de mes ouvrages, je n'opposerai jamais aux véritables critiques que le desir de mieux faire, à mes détracteurs que des mœurs pures, une conduite irréprochable, & l'estime de ceux qui me connaissent.

L'amitié & la reconnaissance me font un devoir de rendre ici hommage au talent du citoyen Baptiste. Cet acteur étonnant, & dont on peut à coup sûr prédire la haute célébrité, a mis dans son jeu tant de vérité & de profondeur, qu'il s'est en quelque façon approprié le succès de cet ouvrage. Cet éloge ne me serait pas échappé, si au talent d'un artiste consommé il ne joignait les qualités non moins rares, qui font estimer & chérir le citoyen.

Le Tribunal redoutable, ou *la suite de Robert chef de Brigands*, est imprimée, & se trouve à Paris, chez le même Libraire.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE MOLDAR, père.
ROBERT DE MOLDAR, son fils aîné, amant de Sophie, chef de Brigands.
MAURICE DE MOLDAR, son second fils, aussi amant de Sophie.
SOPHIE DE NORTHAL, nièce du comte de Moldar.
ROSINSKY, fils du comte de Berthold, cru brigand.
FORBAN,
WOLBAC,
ROLLER,
RAZMANN,
} *Brigands.*
Un AUMONIER.
RAIMOND, personne affidée à Maurice.
BERTRAND, un des officiers de justice du comte de Moldar.
GUILLAUME, paysan du canton, & son fils âgé de huit à neuf ans.
Plusieurs Domestiques à la livrée du château.
Plusieurs Gardes-chasse du comte de Moldar.
Grand nombre de Brigands.

La scène se passe au château de Moldar, en partie dans une forêt qui en est éloignée d'un quart de lieue, dans un canton de la Franconie.

ROBERT

ROBERT

CHEF DE BRIGANDS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un appartement du château de Moldar en Franconie.

SOPHIE & MAURICE.

SOPHIE.

LAISSEZ-MOI seule, vous dis-je; votre présence m'afflige, votre tendresse m'offense, & vos offres me font horreur. J'aimais votre frère, lorsqu'il était l'espoir de sa famille; je l'adore depuis qu'il en est banni. Hélas! déshérité par son père, trahi par ses amis, persécuté par son frère, sans secours, sans asyle, seul, abandonné de la nature entière, il n'a pour supporter ses malheurs, que la force de son courage & les larmes de Sophie..... & vous espérez le remplacer, lui ravir le seul bien qui lui reste! Cruel! jouissez en paix, si la paix peut entrer dans votre ame, d'un héritage surpris à la crédulité de votre père; mais respectez ma tendresse, respectez la femme que ce même père lui avoit destinée, et cessez de m'outrager en m'offrant une fortune grossie par ses dépouilles.

MAURICE.

Les dernières volontés de mon père suffisent pour me

justifier. N'est-ce pas lui qui de sa voix mourante a prononcé la malédiction qui semble s'attacher à ses pas ?

SOPHIE.

La malédiction! eh! l'a-t-il méritée? Ah! peut-être la force de l'exemple, son goût pour la dépense, & la fougue d'une jeunesse impétueuse ont-ils pu l'égarer; mais que de vertus rachetaient ces défauts ! que peut-on reprocher à son ame ! elle est belle, élevée, sensible ; j'en atteste tout le canton, toutes les chaumières qui environnent ce château ; elles ne couvrent pas une famille qu'il n'ait secourue, pas un malheureux dont il n'ait adouci l'infortune.

MAURICE.

Que n'a-t-il toujours marché dans ces principes ! Mais ses actions.... ses actions....

SOPHIE.

Comment les connaissez-vous ? par des lettres.... exagérées.... fausses, peut-être même supposées. L'envie & l'imposture enflent les torts, enveniment les pensées & attachent leur rouille à toutes les actions d'un malheureux. En un mot vous profitez de son infortune, c'est vous que j'en accuse. Vous vous êtes emparé des derniers moments de votre père, vous lui avez arraché sans doute la malédiction qui poursuit votre frère, votre main l'a tracée, vous avez goûté vous-même le plaisir barbare de lui annoncer cet arrêt qui a porté le désespoir dans son ame. Voilà votre conduite, la pouvez-vous justifier?

MAURICE.

C'est à mon frère seul à se justifier, à lui qui a empoisonné la vieillesse de son père, et perdu dans la débauche & la dissipation un tems qu'il devait consacrer aux études, & qu'il n'a employé qu'à ruiner sa famille.

SOPHIE.

Ne parlez plus de ses dettes, mes pierreries ont servi à les payer. C'était un devoir pour vous, ce fut un plaisir pour moi.

MAURICE.

Si ses torts se bornaient encore là, il serait peut-être excusable ; mais ne respecter ni les sermens qu'il vous fit, ni l'amour que vous avez pour lui.... quel serait donc votre étonnement, si vous le voyiez vous-même, l'œil have, le teint livide, le corps miné par le poison de la débauche ? Telle était sa position, dit une lettre de mon correspondant de Léipsic, lorsqu'il fut obligé de quitter cette ville pour se soustraire aux poursuites de ses créanciers. Son inconduite ne lui laissa pour ressources que le cachot ou la fuite. Il choisit la dernière en s'associant une troupe de libertins dès long-tems épiés par l'œil de la police, & réservés sans doute à périr un jour par le supplice des scélérats.

SOPHIE *pleure.*

Malheureuse!.... comme il jouit de mes larmes !

MAURICE.

Combien n'en ai-je pas versé moi-même ! le sang, l'éducation, la conformité de nos goûts, de nos sentimens, tout semblait nous unir, nous enchaîner l'un à l'autre par les nœuds d'une éternelle amitié.

SOPHIE.

Que de chagrins vous eussiez épargnés à toute la famille, si cette amitié avait toujours subsisté entre vous !

MAURICE, *d'une douceur affectée.*

Mon cœur n'eut point changé si le sien fût resté le même. Oui, mon ame se déchire au seul souvenir de la dernière soirée que nous passâmes ensemble ; tout était calme, le ciel serein, la lune argentait les prairies des environs..... Mon cher Maurice, me dit-il, en m'entraînant dans le plus sombre de nos bosquets, « cher frère, mon départ est fixé » à demain, je vais quitter Sophie, je vais quitter tout ce » que j'ai de plus cher au monde. — Je ne sais, mais qui » peut lire dans le livre des destinées? Ah! si jamais ce » pressentiment devait s'accomplir, sois son conseil.....

» son ami.... son époux ; fais le bonheur de Sophie ». (*Il veut lui baiser la main.*)

SOPHIE *recule d'horreur.*

Perfide ! je reconnais ta fourbe. C'est dans ce même bosquet qu'il me conjura de ne jamais aimer que lui : — toi mon époux.... toi !

MAURICE *interdit.*

Quoi ! vous douteriez....

SOPHIE.

Laissez-moi seule, vous dis-je.

MAURICE.

Vous me haïssez ?

SOPHIE.

Non.... je vous méprise. (*Elle sort indignée.*)

SCÈNE II.

MAURICE *seul.*

QUEL orgueil ! il sera dompté ; ce Robert que tu regrettes est à jamais perdu pour toi.... Quoi ! j'aurai appellé sur sa tête la malédiction d'un père, je l'aurai banni du sein de sa famille, entouré de pièges, environné d'abymes pour jouir du rang et de la fortune que lui assurait son droit d'aînesse ; j'en aurai fait un aventurier, un vagabond, et je ne pourrai lui ravir le cœur de sa maîtresse ! il est malheureux, on l'aime, et moi l'on me méprise. — Mais Raimond ne vient pas.... ce retard m'inquiète.... m'offense.... m'irrite.... Patience.... j'ai besoin de lui, & mon intérêt exige que j'épargne l'instrument qui doit servir à mes desseins.

SCÈNE III.

MAURICE, UN LAQUAIS, RAIMOND.

LE LAQUAIS.

QUELQU'UN demande à vous parler en secret.

MAURICE.

Que veut-il? (*à part*) C'est lui sans doute. Fais entrer. (*Raimond entre*) Ah! te voilà, Raimond; tu m'as bien fait attendre.

RAIMOND.

Pardonnez.... une maladie survenue à mon oncle.

MAURICE.

Et dont il faut acheter l'héritage par quelques complaisances; — j'entends.

RAIMOND.

Non. Le destin ne me promet rien de ce côté-là.

MAURICE.

Eh bien! je veux t'employer plus utilement. Mais avant tout réponds-moi: — connais-tu une jeune personne appellée Sophie de Northal qui demeure dans ce pavillon et que Robert devait épouser un jour?

RAIMOND.

J'ai beaucoup entendu vanter sa beauté, sa bienfaisance; mais étranger dans ce château où je ne l'ai vue qu'un moment quand vous me fîtes appeller pour garder votre père pendant la léthargie que vous savez.... je ne l'ai pas vue depuis.

MAURICE, *avec confiance.*

A merveille! — Ecoute, toi seul tu sais ce qu'il m'en a coûté pour devenir l'héritier de mon père. Ton zèle m'y aida, & ma reconnoissance ne se bornera pas aux petits services que je t'ai rendus jusqu'ici. Mais tout le fruit de nos

soins est perdu si je ne possède Sophie. L'image de Robert est sans cesse présente à ses yeux, elle ne voit, n'entend que lui, & son cœur m'est fermé tant qu'elle conservera quelque espérance de le revoir. C'est à toi, Raimond, a lever cet obstacle, & ta fortune est faite. Je me charge dès ce moment de la réussite de ton procès. Puisque tu n'es pas connu, voici le rôle que tu dois jouer près d'elle. Un vieux habit de soldat, une large moustache, le havresac au dos, c'est ton accoutrement. Tu reviens des campagnes de la Turquie d'Europe où le hasard te fit connaître un compatriote nommé Robert. Ce jeune homme, consumé par un chagrin secret qui lui faisait haïr la vie, se trouve avoir été blessé à la bataille livrée par l'Empereur Frédéric à Mahomet second. A l'approche de la mort, Robert te fait appeller, te charge d'un paquet qu'il te prie de remettre à son adresse, quand un congé t'aura permis de retourner dans ta patrie. Ce tems est arrivé, & l'amitié te fait un devoir de t'acquitter de ta commission. Voilà le précis de la fable, je laisse à ton jugement le soin de l'embellir de faits qui pourront ajouter à sa vraisemblance.

RAIMOND.

Comptez sur mon exactitude.... Et ce paquet?

MAURICE.

Il est tout prêt, je vais le chercher. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

RAIMOND, *seul.*

QUEL homme! il entasse crimes sur crimes, & pourtant tout lui réussit! il commande, il boit dans des vases d'or, il sommeille sur le duvet de l'opulence, et son père victime de sa scélératesse, accablé de malheurs, de vieillesse & d'infirmités, n'a au fond d'un cachot qu'une pierre où reposer sa tête, pour nourriture qu'un pain noir détrempé

de ses larmes & que je lui porte en secret, encore fus-je forcé d'annoncer à ce monstre que son père était mort pour l'empêcher de consommer un parricide. O justice éternelle! — Non, j'ai trop prêté mon ministère à ses atrocités.... Je me lasse d'être coupable.... Mais ma famille, mes enfans, que deviendront-ils? Un procès fait toutes mes espérances, & quel en sera le résultat, si je n'oppose aux intrigues de mon adversaire le grand pouvoir du scélérat que je sers? Hélas! le sort du faible est donc d'être sans cesse le complice ou l'esclave du puissant.

SCÈNE V.

MAURICE, *un paquet à la main*; RAIMOND.

MAURICE.

Le voilà. Il renferme deux objets; l'un est la lettre supposée, l'autre un porte-feuille brodé que mon frère reçut des mains de Sophie & que j'eus l'adresse de lui dérober au moment de son départ. Quant à tes vêtemens, tu les trouveras au fond du parc sous une des voûtes de la vieille tour.... (*Raimond fait ici un mouvement de frayeur & de surprise*).

MAURICE *continue.*

Pourquoi cet étonnement? tu parais effrayé.

RAIMOND, *embarrassé.*

Vous commandez, je ne puis qu'obéir; mais mon respect pour la mémoire de votre père, son âge, ses malheurs.... son désespoir quand seul avec vous, par votre ordre, je le descendis dans ce noir souterrain, — ces paroles déchirantes qu'il prononça d'une voix éteinte & en s'arrachant les cheveux blancs qui couvraient son front respectable: « & toi aussi, » Raimond, tu m'abandonnes »! cette image, & l'idée des tourmens qui auront précédé ses derniers soupirs, ont chassé la paix de mon ame....

MAURICE.

Est-ce un sermon que tu prétends me faire?

RAIMOND.

Pardon, si ma sensibilité vous offense.

MAURICE.

Elle me fait pitié. Que peut-on me reprocher? plongé pendant plusieurs heures dans un sommeil léthargique, tu sais que nous le crûmes mort; cette nouvelle se répandit dans mes domaines, je l'annonçai même aux princes mes voisins. Tout-à-coup mon malheur le rend à la vie.... Comment revenir sur mes pas? Nous l'avons tous deux transporté dans cette tour où il est mort depuis. Quel est mon crime? & que crains-tu, honnête Raimond?

RAIMOND.

Mais ce frémissement involontaire.... cette horreur secrète qui me saisit à la vue de cette tour.... ces ossemens blanchis qui semblent se réunir, se ranimer & s'élever de la nuit du tombeau contre la barbarie de ses assassins....

MAURICE, *d'un ton sec.*

Raimond.... ta morale commence à me lasser.... Ecoute, ton sort, celui de ta famille, tout est dans ma dépendance; je puis t'élever au rang de magistrat, placer tes enfans dans mes régimens, assurer leur fortune & changer en palais la cabane où le destin te condamne à végéter: mets d'un côté ces avantages, de l'autre mon inimitié; songe à ta famille, & prononce sur le parti qu'il t'importe de prendre.

RAIMOND.

Mon choix est fait, j'obéirai.

MAURICE.

Tu verras si je sais reconnaître un service. Sors & prends garde qu'on ne te voie ici; mes ordres sont donnés, mon aumônier prévenu: demain avant la fin du jour, Sophie sera ma femme ou ma victime.

RAIMOND.

Demain à son lever je parais devant elle, & vous serez aussi-tôt instruit du succès de mon message.

MAURICE.

N'oublie pas d'ajouter qu'il est mort dans tes bras.... S'il lui reste un rayon d'espoir, tout ce que j'ai fait est perdu.

RAIMOND.

Il suffit. (*à part*) Ah, le scélérat! (*il sort.*)

SCÈNE VI.

MAURICE *seul.*

JE n'aurai donc plus de rival à craindre.... Mais d'où vient que Raimond balance à me servir? Cette irrésolution... ces remords.... malheur à lui, s'il osoit me trahir!.... Pourquoi le soupçonner quand son intérêt m'en répond! est-ce sa faute si la nature lui a donné un esprit faible, un cœur pusillanime? moi-même n'ai-je pas éprouvé mille fois ces frayeurs secrètes, ces frissons d'inquiétude qu'on prend vulgairement pour les secousses d'une conscience timorée? Ne vois-je pas le sommeil, ou me fuir, ou me retracer dans un repos pesant des images capables d'épouvanter, si le réveil ne venoit détruire ces fantômes?... Est-ce toi, Bertrand? Que me veux-tu?

SCÈNE VII.

MAURICE & BERTRAND.

BERTRAND.

JE viens vous avertir qu'il est tems de mettre le Château en état de défense. Une troupe de brigands qui infectent les environs, vient de se retirer sur vos terres.

MAURICE.

Qu'on fasse armer tous mes vassaux.

BERTRAND.

Ce secours est insuffisant.

MAURICE.

Contre une horde de vagabonds ?

BERTRAND.

Ne vous y trompez pas ; leur nombre est considérable & leur hardiesse sans exemple. Ils respectent la propriété du malheureux, mais rien ne leur résiste dès qu'ils ont juré la perte d'un magistrat injuste, d'un homme inique en place, ou d'un prince oppresseur. La mort du comte de Marbourg en est une preuve. Ce seigneur prévenu de leur arrivée fait assembler ses gardes, hausser les ponts, & renforcer les postes, rien ne put le sauver. Dans un clin-d'œil le fossé est franchi, le château environné, ils entrent, leur chef s'élance sur le Comte, et lui plongeant un poignard dans le sein : « Bourreau de ton peuple, dit-il, voilà le fruit de tes oppressions ». Puis s'adressant à ses camarades : « J'ai fait ce que j'ai dû, le reste vous regarde ». Aussi-tôt les appartemens sont inondés de brigands, les portes enfoncées, les coffres forcés, & tout le château abandonné au pillage.

MAURICE, *effrayé.*

Le comte de Marbourg assassiné !

BERTRAND.

Au poignard enfoncé dans son sein, étoit attaché un papier où on lisoit ces mots terribles : *Arrêt de mort contre Adolphe comte de Marbourg, pour cause d'oppression, par le tribunal sanguinaire.*

MAURICE.

Poignardé dans sa Cour ?....

BERTRAND.

Au milieu de son Conseil.

MAURICE.

Ses gardes, ses vassaux l'ont souffert ?

BERTRAND.

Sa garde fut repoussée. Quant à ses vassaux, ils ne voyaient en lui qu'un oppresseur, & la mort d'un tyran est un bienfait pour ses sujets.

MAURICE.

Et ses courtisans?....

BERTRAND.

Les courtisans sont des lâches.

MAURICE.

Mais ses amis, Bertrand; ses amis.....

BERTRAND.

Les méchans n'en ont pas.

MAURICE.

Quel est donc le parti qu'il me convient de prendre? parle, faut-il rassembler mes paysans?

BERTRAND.

Ils sont si malheureux!

MAURICE.

Crois-tu qu'ils m'abandonneraient?

BERTRAND.

Ils n'ont que leurs foyers, ils voudront les défendre; dans un danger commun chacun tremble pour soi. Je vous l'ai dit cent fois, & le répète encore; tout est à craindre pour qui n'a jamais inspiré que la crainte.

MAURICE *inquiet.*

Ils sont en grand nombre, dis-tu.... commandés par un chef?

BERTRAND.

Qu'on dit même être d'une naissance illustre.

MAURICE *profondément frappé.*

Hola! Henri, Julien.... que dans une heure tous mes gens soient sous les armes.... que mes gardes-chasse, mes

piqueurs et tous les officiers de ma maison se réunissent sur la place. (*à l'un d'eux*) Vous, montez à cheval, courez dire à mon régiment de se rapprocher du château. Vous, instruisez mes paysans que je suis entouré de brigands, qu'on en veut à mes jours.... Flattez, promettez, menacez.... Malheur à qui n'obéira pas à mes ordres. (*Les domestiques sortent*). Et toi, mon cher Bertrand, toi depuis vingt ans attaché à ma famille, chéri, estimé de tout le canton, tu as sans doute beaucoup d'amis?

BERTRAND.

Oui, tous les malheureux, & il n'en manque pas dans vos domaines.

MAURICE.

Puis-je compter sur eux? Faut-il diminuer les impôts, abolir les corvées? Je promets tout, tout, tout.

BERTRAND.

Ce bienfait est tardif & le danger pressant. Vous pouvez cependant espérer tous les secours qui dépendront de moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

Le théâtre représente une forêt épaisse, dans le fond; d'un côté une plaine, des chaumières dans l'éloignement; de l'autre des collines: les brigands sont tous couchés & endormis sous les arbres, plusieurs d'entre eux sont blessés, l'un porte le bras en écharpe. Les trois premières scènes se passent pendant la nuit & aux premiers rayons du jour.

ROBERT *seul, assis au pied d'un arbre avec une profonde sensibilité.*

Ils dorment.... & le repos me fuit. Le sommeil n'ose approcher de mes paupières, mon corps est abattu, mon cœur oppressé, & pour comble de maux, je suis forcé de dévorer mes larmes, d'étouffer mes sanglots! Ah! Robert, Robert! non, il n'est plus pour toi de bonheur sur la terre. Entouré de brigands que pour mon malheur je commande, l'épouvante me précède, la destruction marche à ma suite. (*avec émotion*) J'étais né pour faire des heureux, & je porte la terreur dans la société; mais j'ai fait parvenir mes plaintes, mon repentir, mes remords, aux pieds du Souverain; j'ai envoyé le tout au comte de Berthold, mon parent & son favori. J'ai dévoilé les persécutions qui m'ont poussé dans cet abyme, je ne lui ai demandé qu'un coin de terre inhabitée.... ou quelque antre sauvage.... Sans doute on me le refuse. — Je m'y devais attendre. — Ah! si jamais le sang de mes coupables victimes s'élève contre moi, (*il tire une lettre de sa poitrine & avec force*): Voilà, dirai-je, voilà mon excuse: la malédiction d'un père, l'inimitié d'un frère, la haine de Sophie ont produit tous les maux de Robert; (*avec douleur*) les cruels

ont porté le désespoir dans mon ame, ils m'ont fait haïr les hommes, (*avec sensibilité*) & pourtant jamais.... non, jamais je n'ai fait couler les larmes d'un innocent infortuné. (*Il pleure amèrement.*)

SCÈNE II.

ROBERT & FORBAN.

FORBAN *s'éveillant.*

Bonjour, Capitaine. Ma foi, nous avions besoin de repos. Après une marche de seize heures, toujours dans les forêts, au risque de nous enterrer dans des foudrières, ou de nous briser la tête contre les arbres, et par-dessus tout cela un deluge d'eau; — vraiment tu nous a menés un train d'enfer. — Mais que vois-je? encore cette maudite lettre? Puissé-je exterminer le malheureux!....

ROBERT.

Arrête. C'est mon père.

FORBAN.

Pardon, Capitaine. Mais pourquoi toujours la porter dans ton sein? Gageons que tu n'as point goûté un instant de repos?

ROBERT, *avec un soupir.*

En est-il encore pour moi? — Ami, j'attends des nouvelles importantes, peut-être sont-elles arrivées.... Tu m'avois promis d'envoyer un de nos camarades à Francfort....

FORBAN.

Il en est déjà de retour; mais son voyage à été inutile, il n'y avoit pas de lettre pour toi.

ROBERT, *tristement.*

(*à part*). Misérable Berthold!.... et voilà les parens, l'appui qu'on obtient d'eux! (*à Forban*) Ami, laisse-moi seul.

FORBAN.

Quoi! tu pleures, & ton ami n'oserait essuyer tes larmes?

(*le jour commence à paraître*). Mais comment, si sensible aux beautés de la nature, peux-tu t'attrister à la vue des objets qui t'environnent? Regarde cette plaine.... ces côteaux.... quelle abondance!....

ROBERT, *tristement.*

C'est le fruit d'une année de sueurs & de travail, la seule richesse, le seul espoir du laboureur, &.... un instant peu tout détruire.

FORBAN.

Que cet air est pur!.... ce paysage charmant.... Vois-tu là-bas ces chaumières!

ROBERT.

C'est le séjour de l'innocence.

FORBAN.

Entends-tu le chant des oiseaux?

ROBERT, *ému.*

Ah! Forban, la joie les anime, & le bonheur les suit; — tout est heureux dans la nature.... (*avec douleur.*) Moi seul je souffre, moi seul je porte l'enfer dans mon ame. — Mais parlons d'autre chose.

FORBAN.

Oui, du comte de Marbourg: — nous avons fait là un chef-d'œuvre de justice, & le canton nous doit un obélisque pour l'avoir purgé de ce scélérat.

ROBERT.

La punition est sévère & terrible.

FORBAN.

Jamais arrêt ne fut plus juste, sa mort peut-elle payer le sang des pères de famille qu'il fit périr dans ses prisons, pour avoir tué un cerf ou quelqu'autre gibier? — est-il de vexation qu'il n'ait commise, de propriété qu'il n'ait tenté d'envahir? moi-même je l'ai vu, suivi de ses piqueurs & de sa meute, dévaster de gaieté de cœur, l'héritage du pauvre, & l'écraser ensuite lorsqu'il osait s'en plaindre. Capitaine, je

voudrais pour mille ducats qu'on m'attribuât l'honneur de cette action. Hercule lui-même dont nous suivons l'exemple n'a jamais rien fait de plus beau.

ROBERT.

A-t-on exécuté mes ordres ?

FORBAN.

J'ai fait d'abord d'une double haie environner le château ; puis suivi de Falker & Razmann, le pistolet d'une main & le sabre de l'autre, je me suis emparé de trois portes principales ; là finit ma mission. Wolbac & Roller étaient chargés du reste.

ROBERT.

Et l'on n'a maltraité personne ?

FORBAN.

Un vieillard & une femme ont été blessés dans la mêlée.

ROBERT *se lève furieux.*

Une femme, un vieillard ! .... les êtres les plus foibles ! quels sont les malheureux qui ont osé commettre cette atrocité ? quels sont ils ? parle.

FORBAN.

Je l'ignore.

ROBERT *tire un coup de pistolet, les brigands se réveillent & l'entourent.*

Ecoutez : Notre expédition d'hier ne devait être funeste qu'au comte de Marbourg. Il étoit jugé, condamné, & la mort de ce tyran a satisfait notre justice. Mais on a excédé mes ordres. Une femme, un vieillard ont été blessés ; que les coupables se nomment, ou ils sont morts si je les découvre.

WOLBAC, *après un silence.*

Capitaine, j'étais dans la seconde cour du château où la mort du Comte avoit déjà répandu l'épouvante. Un vieillard poussé par la frayeur se précipite à mes pieds pour demander la vie. Dans ce moment un coup de feu qui sans doute m'étoit destiné, le blesse au bras ; je le relève, le rassure, & lui

mettant

mettant dix ducats dans la main, je le fis transporter dans une maison voisine. — Si le fait n'est pas tel, je t'abandonne ma tête.

ROBERT.

Ta générosité me charme ; je te reconnais-là, Wolbac.

ROLLER, *après un silence.*

J'avais avec six de mes camarades forcé l'entrée & pénétré jusqu'à l'escalier du château ; tout à coup nous sommes assaillis d'une grêle de pierres & de coups de fusils. Morgand tombe mort à mes pieds, Frisler est blessé à la tête, moi au bras : cette réception me rend furieux. Je monte, j'enfonce la porte ; on nous résiste d'abord. Mais quelques coups de sabre écartent bientôt ces misérables dont la fuite nous laisse appercevoir une femme que la frayeur & l'incertitude du combat avaient privé de l'usage des sens. Je la fis porter sur un lit par deux personnes que je payai pour en avoir soin. — Voilà le fait ; si j'ai failli, je mérite la mort.

ROBERT, *à part.*

Graces au ciel ! je respire. On n'a point versé de sang innocent ! (*haut*) Camarades, souvenez-vous du jour où le destin me fit tomber entre vos mains dans les forêts de la Bohême ; attaqué, blessé, désarmé, au lieu de me donner la mort, vous me mîtes à votre tête & jurâtes de m'obéir. C'est dans cet espoir que je rétablis parmi nous ce tribunal connu de nos ancêtres & fondé par le grand Charlemagne, ce tribunal secret & terrible qui frappait d'une mort certaine ceux qui par leur crédit ou leur fortune savaient détourner de dessus leurs têtes coupables le glaive des loix ordinaires. Nos droits sont fondés sur leurs crimes ; nous les maintenons par la force, sachons la rendre respectable par l'équité de nos jugemens. Que le scélérat, de quelque rang qu'il soit, tremble en apprenant qu'il existe des juges incorruptibles qui pèsent dans la même balance l'homme qui repose sous le chaume & l'homme entouré du faste de l'opulence. Oui, camarades, secourir les opprimés, punir les oppresseurs, voilà le serment qui nous lie, le sentiment qui doit nous

animer. — Toi, Razmann, on m'a vanté ta conduite, je veux la connaître.

RAZMANN, *le bras en écharpe.*

Capitaine, je n'ai fait qu'obéir à tes ordres. Le peuple charmé de la mort du Comte, se portait en foule au château pour assouvir sa vengeance sur tous ceux qui avaient entouré ce tyran. Je veux m'y opposer : on me soupçonne, on me presse, on m'environne : une troupe de furieux armés de flambeaux se disposait à mettre le feu aux magasins. A cette vue, quoiqu'affaibli par deux blessures, je rappelle ma vigueur, je fends la presse avec mon peloton ; & opposant la force à la force, je parvins enfin à dissiper ces incendiaires.

FORBAN.

Capitaine, il ne dit pas tout. Je l'ai vu s'élancer dans la foule, & arracher lui-même le flambeau de la main d'un de ces furieux. L'incendie allait commencer, & sans lui le château ne serait plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

ROBERT.

Razmann, viens que je t'embrasse. — Camarades, en me choisissant pour votre chef, vous m'avez donné le droit de récompenser & de punir. Je punirai avec sévérité, mais je récompenserai avec magnificence. Cent ducats sont désormais le prix d'une belle action, & c'est par toi, Razmann, que je commence. (*à Forban*) Forban, je te charge de les lui compter.

FORBAN.

Il suffit.

RAZMANN.

Ton approbation m'est plus chère que les cent ducats. Je les accepte pourtant, à condition que nul d'entre nous n'osera jamais les refuser. — Mais il me reste une autre faveur à solliciter.

ROBERT.

Quelle est-elle ? parle....

RAZMANN.

Un jeune homme qui nous suit depuis plusieurs jours,

voudrait entrer dans ta compagnie. J'ai osé lui promettre que tu l'entendrais.

ROBERT.

Voyons. Qu'il paraisse. (*Razmann va le chercher*). (*A part.*) Il court à sa perte, il faut l'en empêcher.

SCÈNE III.

Les précédens, ROSINSKY.

ROSINSKY, *à part.*

ENFIN je vais donc voir ce Robert, cet homme étonnant!

ROBERT.

Approche, ami: que cherches-tu?

ROSINSKY.

Je cherche des hommes, — oui des hommes, car je n'ai jusqu'ici trouvé que des tigres.

ROBERT.

Et qui t'amène parmi nous?

ROSINSKY.

La fatalité de mon étoile, & l'injustice de mes semblables.

ROBERT *à part.*

Encore des plaintes!.... toujours des malheureux!.... & si jeune encore!....

ROSINSKY.

(*A part*) Dissimulons. (*haut*) Oui, je suis jeune; mais les cheveux qui couvrent ta tête sont moins nombreux que mes revers.

ROBERT.

Et quel est ton dessein?

ROSINSKY.

D'obéir à tes ordres, de vous suivre, de protéger avec vous le faible contre la tyrannie des grands, si telle est votre institution.

ROBERT.

Oui, ce sont nos statuts. Mais ta résolution n'est-elle pas l'idée d'une tête exaltée? (*aux brigands*) Eloignez-vous tous, que je l'interroge.

(*Les brigands se retirent.*)

SCÈNE IV.

ROBERT & ROSINSKY.

ROBERT.

Nous voilà seuls, bon jeune homme: as-tu bien réfléchi? Connois-tu la profondeur de l'abîme où tu te précipites? Quoi! il existe des loix, & tu fuis la société pour t'attacher à ceux qu'on nomme des brigands! Quel est ton nom?

ROSINSKY *à part.*

N'allons pas nous trahir! (*haut*) Je m'appelle Rosinsky.

ROBERT, *avec confiance.*

Rosinsky, écoutes: — l'attrait d'une vie indépendante a pu éblouir ta jeunesse. L'abus de tous les pouvoirs, l'impuissance des loix, l'injustice de leurs ministres ont dû frapper ton imagination & révolter ta sensibilité. Mais nous qui punissons les méchants, quel droit avons-nous de redresser leurs torts, de suppléer par la force à l'insuffisance des loix? — Nous n'en sommes pas moins appellés des brigands, nos jugemens des crimes, nos arrêts des assassinats. — Crois-moi, si ton ame est flattée par l'espoir de quelque renommée, ah! fuis, jeune insensé! il ne croît pas de lauriers parmi nous. Les dangers, la mort, l'infamie, voilà notre partage. (*Il se retire à l'écart.*) Vois-tu sur cette colline cet affreux monument de la justice?.... C'est le tombeau qu'on garde à nos pareils.

ROSINSKY.

Qu'est-il encore à craindre pour qui ne craint pas la mort?

ROBERT, *avec dédain.*

La mort ! — La mort n'est rien ; — mais si tes mains étaient souillées du sang de ton semblable, si tu portais sur ton ame le poids affreux d'un homicide ! . . . . jeune homme, tu ne dormirais plus. — Mon enfant, je te parle en père. (*il lui prend la main confidemment*) Tiens, je commande à trois cents hommes capables de tout entreprendre, & déterminés à mourir à mon premier coup-d'œil ; je puis disposer de cent mille ducats qu'ils ont mis en réserve comme la part de leur chef ; (*avec force*) eh bien ! j'abandonnerais mon commandement, ces vils trésors & dix années de ma vie, pour goûter un quart-d'heure le sommeil de l'innocence. — (*ému*) Eloigne-toi, te dis-je ; je ne veux pas avoir ton malheur à me reprocher.

ROSINSKY.

(*A part.*) Quelle élévation d'ame ! (*haut*) Non, je ne vous quitte plus.

ROBERT *le repousse.*

Tu te perds, malheureux ! . . .

SCÈNE V.

ROBERT, ROSINSKY, FORBAN.

FORBAN.

CAPITAINE, nous t'attendons pour le mot d'ordre des vedettes.

ROBERT *à Rosinsky, en s'en allant.*

Je te laisse y rêver, & je reviens.

(*Robert & Forban sortent.*)

SCÈNE VI.

ROSINSKY *seul.*

FAISONS tout pour qu'il me reçoive, & cachons-lui surtout que je suis le fils de ce même comte de Berthold dont il a réclamé la protection auprès de l'Empereur. Puisse ma dernière dépêche avoir touché le cœur de ce Monarque pour un infortuné d'un mérite aussi rare !

SCÈNE VII.

ROSINSKY; ROBERT *revient.*

ROBERT *à Rosinsky.*

Eh bien, es-tu déterminé?

ROSINSKY.

Déterminé comme à la mort.

ROBERT, *après une réflexion.*

C'en est assez, Rosinsky, je te reçois dans ma compagnie; mais aprends que tout brigands que l'on nous nomine, le crime parmi nous est puni, & la vertu récompensée. Amis, il est tems de relever les postes & de savoir où nous sommes.

WOLBAC *à Rosinsky.*

Allons, camarade.

(*Wolbac, Razmann, Roller & tous les brigands, à l'exception de Forban, sortent avec Rozinsky. Celui-ci revient pour épier les actions de Robert, en se tenant dans l'éloignement.*)

FORBAN *à Robert.*

Notre marche nocturne a tellement brouillé ma géographie, que je ne sais pas même m'orienter.

ROBERT.

Je vois un laboureur qui pourra nous en instruire; qu'on l'amène. (*Forban va le chercher.*) Quels monstres on rencontre dans la société! C'est pourtant là que nous trouverons un jour nos juges, si je ne parviens à changer la face de cet empire.

SCÈNE VIII.

ROBERT, FORBAN, *des brigands dans le fond;* UN PAYSAN *tenant par la main un enfant de sept à huit ans.*

LE PAYSAN *effrayé.*

Ah! Messieurs.... Messieurs, épargnez un pauvre homme.

ROBERT *avec bonté.*

Rassurez-vous, mon père; approchez: vous n'avez pas de meilleurs amis que ceux que vous voyez autour de vous.

LE PAYSAN.

Pardon.... on parle de brigands qui sont retirés dans cette forêt, mais je vois bien que vous êtes d'honnêtes gens.

ROBERT.

Encore une fois ne craignez rien, & dites-nous où nous sommes.

LE PAYSAN.

Dans la Franconie.

ROBERT *étonné.*

Dans la Franconie?

LE PAYSAN.

Sur les terres du comte de Moldar.

ROBERT *à part.*

Dieux! je suis dans l'héritage de mes pères. Je respire le même air que Sophie. (*haut*) Ah! mon ami, connaîtriez-vous le vieux comte de Moldar?

LE PAYSAN.

Hélas! j'étais autrefois son premier jardinier.

ROBERT.

Comment! vous aurait-il renvoyé? lui qui aimait tant à faire des heureux!

LE PAYSAN.

Ah! je le serais sans doute, s'il vivait encore.

ROBERT *avec douleur.*

Il est mort ! (*à part*) O ciel... & je n'ai pu fermer ses yeux ! (*haut*) Ah ! mon ami, quel bon maître vous avez perdu !

LE PAYSAN.

Nous ne le savons que trop ; aussi n'est-il pas un seul homme dans le canton qui n'eût donné sa vie pour prolonger la sienne.... Quel convoi.... hommes, femmes, enfans, tout le monde y était & fondait en larmes. — Tenez, depuis sa mort, pas une bonne récolte, pas une bonne année. La grêle, les débordemens nous laissent à peine de quoi payer les impôts. — Quelle différence de lui à son fils !.... Mais nous étions trop heureux, & les bons maîtres ne vivent jamais assez long-tems. Adieu, Monsieur. (*il veut s'en aller.*)

ROBERT.

Restez, mon ami, restez. Votre journée ne sera pas perdue. (*en tremblant*) Quelle fut, dit-on, la cause de sa mort ? Son âge n'étoit pas si avancé.

LE PAYSAN.

Le chagrin que ses enfans lui ont causé.

ROBERT *à part.*

Ah, malheureux ! chaque mot est un coup de poignard. (*haut*) Quoi ! ses deux fils....

LE PAYSAN *attendri.*

Il ne lui en restait plus qu'un pour son malheur & le nôtre ; l'aîné, qui seul devait consoler sa vieillesse & devenir seigneur du canton, est sans doute mort, puisqu'on n'entend plus parler de lui.

ROBERT.

Vous pleurez, bon vieillard ?....

LE PAYSAN *sanglotant.*

Je ne puis en parler sans avoir le cœur suffoqué. Ah, le bon seigneur que cela aurait fait ! comme nous serions heureux !

ROBERT *à part.*

Ah, Robert ! quels biens tu as perdus ! (*haut*) Vous le connaissiez donc ?

LE PAYSAN, *avec une explosion de larmes.*

Si je le connaissais? moi.... Tenez, voici son filleul. (*Il lui présente l'enfant.*)

ROBERT.

Du comte de Moldar?

LE PAYSAN.

Non. De son fils Robert, avec Sophie de Northal.

ROBERT.

Avec Sophie.... Sophie. (*Il le reconnaît.*) Ah! c'est vous, mon cher Guillaume.... et voici mon petit Robert!.... (*Il l'embrasse avec violence*).

L'ENFANT.

Mon père, il me fait mal.

LE PAYSAN *le fixe.*

Vous meffrayez, Monsieur.... Seriez-vous?....

ROBERT *à part.*

Mon émotion me trahit. (*haut*) Ne soyez pas étonné de me voir si bien instruit. J'ai connu Robert de Moldar à l'université de Leipsic. Il était mon meilleur ami; tous les secrets de son cœur m'étaient connus. Recevez ce présent de sa part. Je suis sûr qu'il m'en tiendra compte. (*Il lui donne une bourse.*)

LE PAYSAN.

C'est trop, Monsieur,.... c'est trop. Ma femme ne croira jamais....

ROBERT.

Garde tout, mon ami, tout, tout. (*avec un soupir*) Et que fait-elle, que fait la charmante Sophie?

LE PAYSAN.

Ses jours se consument dans la tristesse, son seul plaisir est de soulager les pauvres.

ROBERT.

Céleste créature!.... Et son époux?

LE PAYSAN.

Son époux ?.... Elle n'est pas mariée....

ROBERT, *le prenant par la main.*

Que dites-vous ? (*avec sensibilité*) Elle n'est pas mariée !

LE PAYSAN.

Non. Il s'est présenté bien des Comtes, des Barons, mais elle a refusé tous les partis ; ils ressemblaient trop peu à l'époux qui lui était destiné, à Robert.

ROBERT *vivement.*

Elle ne l'a pas oublié ?

LE PAYSAN.

Oh bien, oui, oublié ; on n'a pas plutôt prononcé son nom devant elle que les larmes lui viennent aux yeux. Encore hier elle était venue apporter un habillement tout complet à son filleul. Tiens, mon petit ami, a-t-elle dit en l'embrassant, c'est peut-être le dernier présent que je te fais, car je n'ai plus de bonheur sur la terre depuis que tu as perdu ton parrain... Elle s'est mise à pleurer, & nous aussi. — Qu'avez-vous, Monsieur ? vous vous trouvez mal.....

ROBERT *abattu.*

Elle l'aimerait encore ? lui.... un malheureux.... un brigand....

LE PAYSAN.

Quel nom lui donnez-vous ? oh ! reprenez votre argent... je ne veux rien devoir à l'ennemi de mon bienfaiteur. (*Il lui jette la bourse et veut s'en aller.*)

ROBERT *la ramasse et court à lui.*

Que faites vous ? gardez-le, je vous en conjure. Sophie l'aimerait ! — lui serait restée fidelle ! (*il tire sa lettre.*) Oh, les cruels ! comme ils m'ont trompé !....

LE PAYSAN.

Oui, l'on vous a trompé. — S'il est malheureux aujourd'hui, c'est pour avoir été trop bienfaisant ; et moi, je serais

criminel de lui être encore à charge. — Reprenez votre argent.

ROBERT *le repoussant.*

Moi, que je le reprenne! Ami! que dirait l'amant de Sophie?

LE PAYSAN.

Croyez donc qu'elle ne l'aimerait pas, s'il était l'homme que vous dites.

ROBERT, *après un silence.*

C'en est fait, je n'y puis résister.... il faut que je la voie, que je me jette à ses pieds. (*aux brigands*) Qu'on fasse seller trois chevaux. Vous, Wolbac & Roller, vous me suivrez. — Camarades, apprenez que ce territoire est sacré. Le premier d'entre vous qui pendant mon absence osera toucher un fruit, attenter à la moindre propriété, foi de Capitaine, aura vu le soleil pour la dernière fois.

(*Ils sortent tous, ainsi que Rosinsky qui pendant cette scène a fait connaître par ses gestes sa surprise et son admiration sur le caractère de Robert*).

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente d'un côté le château de Moldar, de l'autre un jardin magnifique avec des bosquets, sur le devant un banc de gazon.

ROBERT *seul, après avoir fixé tous les objets qui l'environnent avec attendrissement.*

LES voilà donc les lieux de ma naissance!.... ce château d'où je devais un jour répandre mes bienfaits sur un peuple qui m'aurait adoré!..... ce bosquet où Sophie a reçu mes premiers sermens.... ce gazon où si souvent assis nous confondions nos ames dans les épanchemens d'une tendresse mutuelle.... O bien aimée maison de mon père! tu as vu le jeune Robert, & le jeune Robert était un enfant heureux; aujourd'hui tu le revois homme, & il est dans le désespoir. Il revient à toi, étranger, proscrit, chargé de malédictions.... O jours de mon enfance, qu'êtes-vous devenus! Ma Sophie! je vais te revoir!.... Je tremble... Mes genoux s'affaissent... Une sainte frayeur pénètre tous mes sens.... (*Il tombe accablé sur un banc de gazon, puis se relève.*) O douleur! ô remords! n'empoisonnez pas ce seul instant de joie, & j'abandonne à vos tourmens tout le reste affreux de ma vie. — Malheureux! je n'ai point à craindre d'être reconnu. Ah! ma voix est changée comme les traits de mon visage. (*Il écoute.*) Qu'entends-je?... (*Il tremble.*) On vient. C'est elle sans doute.... (*Il s'encourage.*) Robert.... Robert! tu sais braver la mort, & tu ne peux supporter les regards d'une femme! Remettons-nous. Ah! je ne puis. Fuyons.... (*Il sort dans une agitation terrible & d'un pas précipité.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, RAIMOND *en soldat.*

SOPHIE, *un porte-feuille & une lettre à la main.*

AH! malheureuse! que vais-je devenir! il est mort.

RAIMOND.

Pardonnez-moi les larmes que je vous fais répandre, l'amitié l'ordonnait....

SOPHIE.

Il est mort!

RAIMOND.

Oui, mais de la mort des héros. Le premier il arbora l'aigle impériale au milieu du camp du Sultan. Déjà blessé trois fois il combattait encore, quand un coup de mousquet l'abattit à mes pieds. C'est dans cet état que transporté sous une tente, il écrivit cette lettre d'une main défaillante.... (*à part*) Sa douleur me pénètre.

SOPHIE.

Il est mort, & avec lui tout le bonheur de Sophie.

RAIMOND.

Toute l'armée a regretté sa perte & rendu justice à sa valeur.

SOPHIE.

Ah! je sais trop de quoi son cœur était capable. (*avec résignation*) Mon ami, je vous remercie. (*à part*) La vie depuis long-tems est un fardeau pour moi, cette nouvelle pourra m'en délivrer. (*à Raimond qui s'en va.*) Ecoutez, sa fortune sans doute ne lui a pas permis de reconnaître vos soins, je dois m'en acquitter pour lui: acceptez, je vous prie, ce diamant. (*Elle pleure amèrement*).

RAIMOND.

Ah, Mademoiselle, croyez.... (*à part*) Quel cœur j'afflige!.... Je n'y puis plus tenir: — sortons. Je découvrirais tout.... (*Il sort précipitamment.*)

SCÈNE III.

SOPHIE *seule et accablée.*

C'EN est fait, il n'est plus; — le seul espoir qui me reste est de le suivre. Consolons-nous, mon cœur me dit que je ne souffrirai pas long-tems. O Robert — Robert..... pourquoi mourir le premier? pourquoi me laisser seule dans un monde où je n'aimais que toi? — Arbres..... bosquets.... gazons.... il ne vous verra plus.... plus jamais: allons, il faut quitter ce château, on m'y parlerait encore d'amour, quand je ne desire plus que la mort. — Il me vient une idée.... Je puis me retirer chez Guillaume, adopter ses enfans, faire le bonheur de toute sa famille.... — là on ne m'entretiendra que de Robert, de lui seul.... Ils respecteront ma douleur, ils pleureront avec moi. — Ah! je sens qu'on est moins malheureux, quand on peut encore être bienfaisant.

SCÈNE IV.

SOPHIE & MAURICE.

MAURICE, *d'une feinte tristesse.*

JE vois trop, Mademoiselle, que vous êtes instruite de la perte que nous venons de faire. — Elle est commune à tous deux, & notre devoir est de confondre nos larmes.

SOPHIE.

Ce soldat était donc aussi chargé pour vous par votre frère.... Ah! nous sommes affectés trop différemment pour pouvoir pleurer ensemble. — Moi, je perds tout, tout; — & vous, vous triomphez.

MAURICE.

L'intérêt ne saurait altérer mes sentimens. Je suis loin de blâmer votre douleur.

SOPHIE, *avec un soupir.*

Ah! si vous l'approuvez, pourquoi donc l'interrompre?

MAURICE.

J'ai craint qu'on n'eût pas assez ménagé votre sensibilité, & je venais raffermir votre ame contre le coup mortel que cette nouvelle a dû vous porter.

SOPHIE.

Mon cœur a besoin de solitude, & n'est en état ni de donner, ni de recevoir des consolations. (*Elle veut s'en aller*).

MAURICE *la retient.*

Quoi! toujours me fuir! me reprocher jusqu'au sentiment qui m'attache à vos pas! J'ai dû vous pardonner un instant d'humeur que mon trop d'empressement a provoqué sans doute; mais le terme de mépris vous est échappé, & vous sentez combien ce mot est révoltant pour un cœur qui n'est ni moins noble, ni moins élevé que celui de Robert.

SOPHIE.

Ah! jouissez des biens que sa mort vous laisse; mais au nom du ciel & de mes larmes, n'insultez pas à sa cendre.

MAURICE.

Dites-moi au moins, belle Sophie.... que vous ne me méprisez pas.

SOPHIE.

Je ne puis plus haïr ni mépriser. Hélas! tout dans l'univers m'est désormais indifférent.

MAURICE.

Ah, Sophie! si la mémoire de Robert vous est chère, que ne remplissez-vous ses dernières volontés, en recevant de ma main le rang & la fortune qu'il vous destinait? votre sort est de régner sur les deux frères. Venez, tout est prêt, l'autel vous attend; soyez l'épouse de Maurice, & tout est à vos pieds.

SOPHIE *étonnée.*

Moi, votre épouse!

MAURICE.

Mon offre est-elle un déshonneur?

SOPHIE, *montrant la lettre qu'elle croit de Robert.*

O mon Robert! auprès de ton cercueil, vois ce monstre outrager ta veuve!

MAURICE *d'une fureur étonnée.*

Vous osez refuser?....

SOPHIE *fièrement.*

Et toi, qu'oseras-tu?

MAURICE.

Vous êtes en ma puissance....

SOPHIE.

Les loix me protégeront.

MAURICE.

Songez qu'après avoir prié, je pourrais vous parler en maître.

SOPHIE.

Ce dernier trait manquait à toutes tes perfidies.

MAURICE *la prend par la main.*

Il faut donc vous prouver....

SOPHIE *se débat.*

Quoi! jusqu'à la violence!

MAURICE *l'entraîne.*

Oui, dussé-je vous traîner à l'autel.... je veux.... j'exige....

SOPHIE *lui arrrache son poignard.*

Ah, scélérat! (*Il la quitte. Elle applique le poignard à son sein.*) Je ne te crains plus.

SCÈNE

SCÈNE V.

MAURICE, SOPHIE, ROBERT.

ROBERT *à Maurice.*

QUE faites-vous, Monsieur ? Qui que vous soyez, respectez une femme ; cessez de l'outrager.

SOPHIE.

Aux dépens de ma vie j'allais prévenir son attentat. (*Elle jette le poignard, Maurice le ramasse.*)

MAURICE.

Mais vous qui osez me donner des leçons, qui êtes-vous ? De quel droit entrez-vous ici, & qu'y venez-vous faire ?

ROBERT.

Je suis le baron d'Albert. Je cherche une demoiselle qui demeure dans un des pavillons de ce château.

MAURICE.

Son nom ?

ROBERT.

Sophie de Northal.

SOPHIE.

Qui ? moi ! Hélas ! qui peut encore s'intéresser à mon sort ?

MAURICE.

De quelle part ?

ROBERT.

C'est un secret que je ne suis point chargé de vous confier.

MAURICE.

Savez-vous qu'ici tout est soumis à mon autorité, & que je puis faire punir l'insolent qui oserait y résister ? Encore une fois, de quelle part, vous dis-je ? répondez, votre vie en dépend.

SOPHIE *à Robert.*

Ah ! parlez, je vous en conjure.... que je ne sois pas la

cause d'un malheur. Je n'ai rien dans mon ame qui ne puisse être connu.

ROBERT.

Je méprise ses menaces ; mais vous le voulez, il suffit. Apprenez donc que c'est de la part de mon ami Robert le comte de Moldar.

SOPHIE *fait un cri.*

De Robert ?

MAURICE *étonné.*

(*A part*). De mon frère ! Un frisson mortel m'a saisi. (*Il examine Robert*).

SOPHIE.

Ah, Monsieur ! je sais trop qu'il n'est plus de Robert pour moi !

ROBERT.

Que dites-vous ? plus de Robert ! (*à part*) Malheureux !

SOPHIE.

Lisez vous-même. Voici la lettre qu'il m'a écrite avant sa mort, & qu'un soldat vient de me remettre.

ROBERT *étonné.*

Une lettre.... avant sa mort.... remise par un soldat.... Permettez. (*il lit.*)

MAURICE *inquiet fixe Robert.*

Ses traits.... sa taille.... sa démarche....

ROBERT *lit.*

Cette lettre est une perfidie, & le soldat un imposteur.— Robert de Moldar est vivant.

MAURICE *effrayé à part.*

Qu'entends-je ?

SOPHIE.

Il vivrait ! dieux !

MAURICE *à part.*

Mon projet est détruit.

SOPHIE *avec sensibilité.*

Ah ! ne trompez pas ma douleur.... Il vivrait !

ROBERT.

Je l'ai vu, je lui ai parlé.

MAURICE *à part.*

Serait-ce lui-même ?

SOPHIE.

Où, dans quels lieux, dans quels pays ?

ROBERT.

Dans notre Franconie.

MAURICE *à part.*

Que ce soit un autre ou Robert, il faut d'abord m'en assurer. (*il sort.*)

SCÈNE VI.

SOPHIE & ROBERT.

SOPHIE *le mouchoir sur les yeux.*

Ah ! s'il savait les pleurs que j'ai versés pour lui, il ne se pardonnerait pas de m'avoir abandonnée.

ROBERT *avec chaleur.*

Lui, vous abandonner ! Mais quoi, banni de la maison paternelle, déshérité, proscrit, persécuté de toutes parts, que pourrait-il vous offrir ?

SOPHIE.

Une chaumière & son cœur, je n'aurais rien à desirer.

ROBERT.

Malheureux comme il est....

SOPHIE *l'interrompant.*

Ah ! quel que soit son sort, mon bonheur est de le partager.

ROBERT.

Son sort, il est affreux.

SOPHIE, *le prenant doucement par la main.*

Parlez, est-il dans le besoin?.... Il me reste encore des bijoux.... je ne les eusse portés que pour lui plaire; il me sera doux d'en être privée pour lui: venez. — (*Elle le regarde.*) Que vois-je? vous pleurez.

ROBERT *à ses genoux.*

Ah, Sophie!

SOPHIE *égarée.*

Mon Robert!

ROBERT.

Bien indigne de vous.

SOPHIE *crie.*

C'est impossible.... On vient, levez-vous & dissimulez, ou nous sommes perdus tous deux.

SCÈNE VII.

ROBERT, SOPHIE, MAURICE, plusieurs Gardes.

MAURICE *aux Gardes.*

Le voilà. Courez tous, assurez-vous de lui & qu'on l'emmène à la tour. Vous m'en répondrez sur vos têtes. (*Les Gardes veulent le saisir.*)

ROBERT *leur présente deux pistolets.*

Misérables! le premier qui s'avance est mort.

MAURICE *aux Gardes.*

Que tardez-vous?

SOPHIE *se jette entre eux.*

(*A Maurice*). Vous oseriez.... Un étranger.... l'ami de votre frère....

ROBERT *à Maurice.*

C'est toi que je devrais punir de violer en moi l'hospitalité, toi qui n'a de courage que pour outrager une femme.

MAURICE *aux Gardes.*

Vous l'entendez, & restez indécis?....

SOPHIE *troublée.*

Quel est son crime? Qu'a-t-il fait?

MAURICE *aux Gardes.*

Ne voyez-vous pas que c'est un des brigands qui infectent cette contrée et dont la tête est mise à prix?

SOPHIE *plus troublée.*

Lui! un brigand! Ah! ne le croyez pas; c'est l'ami de son frère, de Robert votre bienfaiteur.

MAURICE.

Si ses intentions sont pures, il n'a rien à craindre, je lui rendrai justice; mais je veux avant tout qu'il dépose ses armes & se livre à ma discrétion.

ROBERT.

Monstre! à ta discrétion! apprends que je ne perdrai la liberté qu'avec la vie.

MAURICE.

Eh bien, Gardes, obéissez.

SOPHIE *tombant sur un banc.*

Ah! dieux!

(*Les Gardes le couchent en joue, il les attend le pistolet à la main.*)

SCÈNE VIII.

Les précédens, FORBAN, WOLBAC, ROLLER.

(*Ces trois derniers arrivent à grand bruit par différens côtés, le sabre à la main, & suivis de plusieurs autres brigands.*)

WOLBAC *derrière la scène.*

Le Capitaine.... Mille tonnerre! où est le Capitaine?

FORBAN *suivi d'autres.*

Mort & condamnation! où est-il? où est-il?

ROLLER.

Le voici. (*Aux Gardes*). Arrêtez, malheureux!

FORBAN.

Bas les armes.... Vous hésitez ?

WOLBAC *les menaçant.*

Bas les armes, vous dis-je, ou votre vie n'est qu'un rêve.

ROBERT.

Wolbac, point de violence.

ROLLER *à Robert.*

Que veux-tu que nous en fassions ?

ROBERT.

Je veux qu'on les épargne ; ils sont assez malheureux d'être les esclaves d'un tyran. (*à Forban d'un ton sévère*) Mais vous, Forban, que faites-vous ici ? Roller & Wolbac sont les seuls qui devaient me suivre.

WOLBAC.

La vue des gens armés qui remplissent les cours du château m'avait donné quelque inquiétude. Je me mêlai dans la foule, & j'appris que ce château devait être attaqué par des brigands dont le chef était venu lui-même reconnaître les lieux. J'ai craint pour tes jours, & crus devoir demander le renfort que Forban s'est chargé d'amener.

ROBERT.

Dieux ! elle se trouve mal. (*il la soutient.*)

SCÈNE IX.

Les précédens ; ROSINSKY *accourt.*

ROSINSKY *à Robert en secret.*

UN corps de troupes considérable se fait appercevoir du haut de cette colline, dans une demi-heure elles seront au pied de ce château ; je viens t'en prévenir & recevoir tes ordres.

ROBERT, *en soutenant Sophie.*

Qu'on s'apprête à partir. (*plusieurs brigands sortent.*)

ROLLER, *en montrant Maurice.*

Et qu'ordonnes-tu de ce malheureux?

ROBERT.

Rien. (*à Sophie*) Rassurez-vous, Madame.

WOLBAC.

Il pourrait nous servir d'otage.

ROBERT, *d'un ton ferme.*

Wolbac, trève de conseil! (*à Sophie respectueusement*) Reprenez vos esprits, consolez-vous, Madame; Robert ne saura pas l'accueil que l'on a fait à son ami. — Vous le reverrez sans doute, car son courage doit être au-dessus de ses malheurs, puisqu'il est aimé de Sophie. (*à Maurice*) Et vous, si vous aimez la vie, respectez cette personne; malheur au misérable qui oserait lui faire le moindre outrage. (*à Forban*) Je te charge, Forban, de faire veiller sur elle. (*à Sophie*) Où voulez-vous, Madame, qu'on vous conduise?

SOPHIE.

Ah! chez Guillaume le fermier.

ROBERT.

Forban, douze hommes à sa porte.

FORBAN.

Comptez sur moi, j'en réponds sur ma tête.

(*Sophie est suivie de Forban et de plusieurs brigands; Robert salue respectueusement*).

ROBERT *aux Brigands.*

Allons.

(*Ils sortent tous en se moquant de Maurice, devant lequel ils passent.*)

SCÈNE X.

MAURICE *furieux.*

Je l'ai donc enfin reconnu ! oui, c'est mon frère.... mon rival.... c'est Robert lui-même qui est à leur tête ! il venait me braver, & les malheureux me laissent à la merci de ce brigand.

(*Il se jette de dépit sur un banc de gazon, et réfléchit.*)

SCÈNE XI.

MAURICE, BERTRAND.

BERTRAND.

Je viens vous rendre compte de la mission dont vous m'avez chargé.

MAURICE *effrayé.*

Je sais tout, le comte de Marbourg est mort assassiné; Bertrand, le même sort peut-être me menace.

BERTRAND.

On vient à votre secours ; plusieurs régimens paraissent dans la plaine.

MAURICE.

Est-il bien vrai, Bertrand, ne t'es-tu pas trompé ?

BERTRAND.

Ils seront tout-à-l'heure aux portes du château. La retraite des brigands est découverte, & déjà l'on s'apprête à marcher sur leurs traces.

MAURICE *avec transport.*

Qu'on s'attache sur-tout à la personne de leur chef. Mort ou vif, qu'il me soit livré.... A cette condition on peut offrir la vie aux autres. (*à part*) Sophie, Robert.... misérables.... tremblez, l'instant de ma vengeance approche.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une forêt sombre, les Brigands sont dispersés par groupes; les uns couchés à terre jouent aux dés, d'autres boivent, fument ou dorment. D'un côté, sur le devant, est Razmann, le bras en écharpe, examinant avec attention des papiers, et se servant de tems en tems d'un crayon qu'il tient dans la main. De l'autre côté, sur le devant, est un Brigand qui ferme un livre, & semble continuer une conversation avec deux de ses camarades. On voit à terre des cruches pleines de vin & des verres.

UN BRIGAND *fermant un livre.*

Oui, je le soutiens à la honte du siècle, notre race est abâtardie. L'homme d'aujourd'hui ne ressemble pas plus à l'homme d'autrefois, que la vie d'un bûcheron à celle d'un Sybarite, ou la tête d'un petit maître au buste de Marius. — Tenez, quand j'ai le cerveau farci de quelques pages de Plutarque, et que mes réflexions se tournent par hasard sur les petites intrigues & le caractère chétif de mes contemporains, je crois sortir d'un cercle de grands hommes pour m'amuser un instant à voir danser des marionnettes.

UN SECOND BRIGAND.

Bravo! un verre de vin là-dessus, et ton raisonnement n'en vaudra que mieux. (*Ils se versent à boire.*)

RAZMANN *examine des papiers.*

Quelle abomination! Voilà des preuves sans replique.

LE PREMIER BRIGAND, *après avoir lu.*

N'es-tu pas de mon avis, Razmann ?

RAZMANN *en colère.*

Laissez-moi.... je suis indigné contre tout ce qui porte le nom d'homme : ce baron de Starfelds est un monstre.

LE PREMIER BRIGAND.

C'est pour le juger que le tribunal s'assemble demain. Le Capitaine m'a chargé de le défendre ; mais comment faire ? J'ai parcouru tout le canton pour recueillir un seul fait qui pût parler en sa faveur ; mais rien. — Et j'aurais pu former un volume des vexations qu'il a commises.

RAZMANN *examine les papiers.*

Tenir un vieillard dans les fers !.... pendant quinze mois ! l'ôter à sa femme !.... à ses enfans.... ruiner toute une famille ! — pour un coup de fusil tiré sur un chevreuil !.... (*pensif, il continue*) sur un chevreuil ! & de pareilles horreurs se commettent dans la Germanie !.... & dans le quinzième siècle encore ! sur ce peuple que César sut dompter sans jamais pouvoir le rendre esclave ! — Mort de mon ame ! camarades, croyons en notre Capitaine. Ne bornons pas nos exploits à punir les oppresseurs de notre patrie, rendons nos bienfaits universels. Analysons les droits que la nature a départis à notre espèce, adressons ce manifeste à tous les peuples courbés sous le joug des tyrans, à tous les hommes encore capables de sentir la dignité de leur être. Réveillons nos compatriotes, qu'ils se réunissent à nous, & la Germanie deviendra un état libre auprès duquel & Rome & Sparte n'auront été que des couvens de nones. A boire, camarade. (*on lui verse à boire*) A la santé du capitaine Robert.

LE PREMIER BRIGAND *se verse à boire.*

De notre Général Robert.

UN SECOND BRIGAND.

Du grand réformateur Robert.

UN TROISIÈME BRIGAND *boit.*

Du premier des hommes, Robert.

RAZMANN *après avoir bu, égoutte son verre.*

Que n'est-ce là le sang du dernier des tyrans !

LE PREMIER BRIGAND.

Je donnerais le mien pour l'obtenir.

RAZMANN.

Patience, leur règne finira. — Rappellez-vous les paroles du Capitaine, quand après l'avoir attaqué dans les forêts de la Bohême nous tombâmes à ses pieds pour le prier d'être notre chef. — « Oui, je le serai, nous dit-il, si vous me » jurez d'être justes. Rome fut fondée par des brigands, & » Rome n'en devint pas moins la maîtresse du monde ; que » cet exemple vous inspire, & faisons pour la Germanie ce » qu'ils firent pour l'univers ». Robert nous l'a promis ; camarades, il tiendra sa parole.

LE PREMIER BRIGAND.

Il n'est rien de si grand dont il ne soit capable ; mais son projet exige....

RAZMANN *l'interrompt.*

De la tête, du cœur, & des bras dévoués à Robert....

LE PREMIER BRIGAND.

Voici sans doute le Capitaine.

SCÈNE II.

Les précédens, FORBAN.

FORBAN.

ROBERT est de retour. N'est-il rien arrivé depuis son départ ?

RAZMANN.

Rien ; mais chez vous y a-t-il eu quelque escarmouche ?

FORBAN.

Non, pas une chiquenaude. (*Il se verse à boire*) On allait faire sauter la cervelle au Capitaine, nous sommes arrivés à tems & tout s'est pacifié.

TOUS LES BRIGANDS *avec intérêt.*

Au Capitaine !

RAZMANN.

Et vous en êtes restés là ?

FORBAN.

Il nous a défendu d'agir. Le voici. — S'il en est qui soient pris de vin, je leur conseille de se retirer, car il est d'une humeur de tigre.

SCÈNE III.

Les précédens, ROBERT, WOLBAC, ROLLER & autres.

(*Tous les brigands qui sont couchés se lèvent à son arrivée.*)

ROBERT *voyant des bouteilles de vin.*

QUE s'est-il passé ici ?

RAZMANN.

Nous avons bu à ta santé, Capitaine ; j'ai écorné le rouleau de ducats dont tu m'as gratifié.

ROBERT, *froidement.*

Tu pouvais en faire un meilleur usage. — Laissez-moi, j'ai besoin d'être seul. (*Tous les brigands sortent, à l'exception de Razmann & Forban qui se tient dans l'éloignement, tant que Robert & Razmann parlent ensemble.*)

RAZMANN.

Voici le rapport dont tu m'as chargé, & que je viens d'achever.

ROBERT *regarde le papier, puis d'un ton sévère :*

Contre le baron de Starfelds ! — Comment ! un travail de cette importance.... fait dans une orgie.... le verre à la main.... le cerveau échauffé ! ... & tu oses me le présenter !

RAZMANN.

Capitaine, je me souviens de mes sermens, & connais mon devoir. Ma tête étoit saine & mon cœur juste quand

je le fis. — Je provoque sur moi-même toute la sévérité du tribunal, si l'on peut me convaincre de la moindre exagération.

ROBERT.

Il suffit. Demain aux premiers rayons du jour le tribunal s'assemble, tu peux t'y préparer ; mais c'est des faits.... des faits sur-tout qu'il nous faut. (*il lui rend son rapport.*)

RAZMANN.

Vous n'en manquerez pas. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ROBERT & FORBAN.

FORBAN.

Un mot, Capitaine.

ROBERT.

Parle.

FORBAN.

Nous avons parmi nous un traître, & c'est à toi qu'il en veut.

ROBERT.

Nomme-le.

FORBAN.

Rosinsky. — Tu nous quittais à peine que me promenant à deux pas d'ici, j'entrevois un homme qui à la faveur des broussailles semblait épier nos démarches. Son air mystérieux me frappe ; je m'approche, il veut fuir, je l'arrête. Effrayé par mes menaces, il s'avoue chargé d'une lettre pour Rosinsky ; ce nom redouble ma curiosité ; je le questionne, il se trouble, il balbutie, je lui présente un pistolet ; à cette vue, il se jette à mes pieds & ajoute que le nom de Rosinsky lui paraît un nom supposé ; que des dépêches importantes arrivées dans le jour exigent sa présence au village voisin où il est attendu par un courrier. — Cette lettre au surplus pourra débrouiller l'énigme. (*Il lui donne la lettre.*)

ROBERT *la regardant.*

Elle est cachetée.

FORBAN.

Capitaine, songe que ta tête est mise à prix ; ce jeune homme veut la livrer : voilà mon avis.

ROBERT.

Il suffit. Qu'on m'envoie Rosinsky. (*Forban sort. Robert met la lettre dans sa poche, & se jette accablé au pied d'un arbre.*)

SCÈNE V.

ROBERT *seul.*

QUELLE destinée ! tout conspire contre ma vie. — Un seul être dans le monde s'intéresse à moi, c'est Sophie.... Et il faut la fuir pour toujours ! — Ah, Maurice ! jamais, non jamais je ne t'ai offensé, & tu as empoisonné le seul instant de joie que huit ans d'infortunes eussent offert à ton frère. (*avec résignation il se lève*) N'en doutons pas, il est des hommes faits pour éprouver tous les malheurs, des hommes que le destin s'acharne à poursuivre sans relâche, & sur qui pèse invariablement la main de la fatalité. Il faut remplir mon sort.

SCÈNE VI.

ROBERT, ROSINSKY, *& successivement tous les autres.*

ROBERT *à Rosinsky.*

APPROCHE. (*il le fixe long-tems*) Rosinsky, on te soupçonne d'une trahison.

ROSINSKY *étonné.*

Moi !

ROBERT.

Toi-même.

ROSINSKY.

J'en suis incapable : voilà toute ma réponse.

ROBERT.

J'aime à le croire. — Ecoute, je ne crains rien d'un homme généreux, & j'estime trop peu ma vie pour la disputer à un traître. Mais malheur à qui oserait attenter à celle de mes camarades.

SCÈNE VII.

Les précédens, FORBAN *accourt.*

FORBAN.

CAPITAINE, nous sommes découverts, plusieurs régimens sont à l'entrée de la forêt. — Qu'ordonnes-tu ?

ROBERT *calme.*

De nous réunir & de les attendre. (*il fixe Rosinsky*) Eh bien, Rosinsky!... cette nouvelle (*il tire froidement la lettre & la lui donne*) : voici la lettre qu'on t'écrit.

ROSINSKY *étonné.*

Une lettre.... On m'a trahi.... (*Il prend la lettre, rompt le cachet & la présente à Robert*) Tiens, lis & juge-moi.

ROBERT *la repousse.*

Tu l'offres, c'est assez.

ROSINSKY *allant au Capitaine.*

Capitaine, bientôt tu me connaîtras mieux. (*à part en s'en allant.*) Voyons par cette lettre, si j'ai pu réussir à sauver cet homme si rare. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

ROLLER *suivi de plusieurs brigands.*

AUX armes, aux armes, Capitaine ; dans six minutes nous sommes environnés.

RAZMANN *suivi d'autres.*

Capitaine, plusieurs milliers de dragons, de chasseurs & de hussards parcourent la forêt, & forment un cordon autour de nous.

WOLBAC *suivi d'autres.*

Mille tonnerre ! nous allons leur donner de l'exercice ; Capitaine, tu sais ce qui se passe.

ROBERT *calme.*

Forban, ta troupe est-elle réunie ? Combien sommes-nous ?

FORBAN.

Trois cents dix, dont quatre blessés en comptant Razmann.

RAZMANN.

Je n'ai pas le tems de l'être aujourd'hui. (*à un brigand*) Ote-moi cette écharpe, je suis guéri.

ROBERT.

Avons-nous des munitions ?

FORBAN.

En abondance.

RAZMANN *saute de joie.*

De la poudre & du plomb de quoi exterminer une armée.

ROBERT.

Vos armes sont-elles en état ?

TOUS LES BRIGANDS.

Oui, oui.

ROBERT.

Amis, préparez-vous, la journée sera chaude. (*aux brigands*) S'il en est parmi vous qui craignent le danger, il est encore tems, qu'ils se déshabillent & se retirent, je dirai que ce sont des voyageurs que nous avons dépouillés.

FORBAN.

Je réponds des miens, nous tomberons sur eux comme des lions affamés.

RAZMANN.

Le même courage nous anime tous : point de quartier sur-tout.

WOLBAC.

Point de quartier, je le jure, foi de brigand. Allons, Capitaine, commande, nous te suivrons dans les gouffres de l'enfer. (*Ils se rangent pour sortir*).

UN BRIGAND *arrive.*

Capitaine, un envoyé de nos ennemis, qui se dit chargé de paroles de paix, demande à nous parler.

ROBERT, *après un silence.*

Qu'il vienne.... (*Le brigand le fait approcher.*)

SCÈNE IX.

Les précédens, UN AUMONIER.

L'AUMONIER.

MESSIEURS, c'est un ministre de la religion qui paraît devant vous. Je suis seul ; mais derrière moi sont trois mille hommes qui veillent sur ma vie.

ROBERT.

Approchez & parlez sans crainte. Quelle est votre mission ?

L'AUMONIER.

Le magistrat souverain qui prononce sur la vie et la mort de vos pareils, me députe vers vous ; (*à Robert*) mais c'est à vous sur-tout qu'il m'adresse, à vous le chef de ceux qui vous entourent & marchent sous vos ordres, à vous dont l'existence n'est qu'un cercle de meurtres, & dont la main dégoutte encore du sang du comte de Marbourg. Comptez vos crimes & jugez par leur nombre quel doit être votre supplice. Eh bien ! si vous consentez à vous rendre, si vous vous remettez à la clémence du magistrat, il va fermer les yeux sur la moitié de vos forfaits,

& de mille morts qu'ils ont méritées, peut-être même la plus douce peut encore vous être sauvée. (*Les brigands font tous un mouvement d'indignation.*)

WOLBAC *à Robert.*

Mort & malédiction ! il me prend une envie de lui couper la parole à coups de sabre.

ROLLER *à Robert.*

A moi.... à moi....

ROBERT *aux brigands.*

Qu'aucun de vous n'ait la hardiesse de l'approcher. (*à l'Aumônier.*) Monsieur, vous nous voyez trois cens, accoutumés au feu, & incapables de fuir. Autour de nous sont, je le sais, trois mille hommes au moins blanchis sous le mousquet. Eh bien ! écoutez ma réponse. J'ai rompu, il est vrai, toute subordination, & par-tout j'ai porté l'épouvante aux méchans. Oui, le sang de l'oppresseur Marbourg teint encore les vêtemens qui me couvrent. Mais ce n'est pas assez ; (*il étend la main & ôte un anneau de son doigt.*) j'arrachai ce rubis de la main d'un ministre qui, pour satisfaire son luxe effréné dilapidait les trésors de l'état en prodiguant aux courtisans la substance des peuples opprimés ; je le rencontrai à la chasse environné de flatteurs, un coup de poignard mit fin à ses oppressions, mon tribunal l'avait jugé.

L'AUMONIER, *sans chaleur & croisant les bras.*

Vous osez avouer un tel meurtre !

RAZMANN.

Hercule cachait-il les siens ?

ROBERT.

Ce diamant fut celui d'un lâche magistrat qui trafiquait de la justice, & faisait plier à son gré les loix dont il était l'organe. Il venait de ruiner deux pères de famille, pour enrichir un des parens de sa maîtresse ; mon tribunal prononça son arrêt.

WOLBAC.

Et moi, je l'exécutai.

ROBERT.

Ce saphir enfin me rappelle tous les vices des gens de votre ordre; il était au doigt d'un prélat hypocrite, qui prêchait le jeûne & la continence, en passant sa vie dans la débauche; l'insolence de son faste, le débordement de ses mœurs scandalisaient le peuple, dont il avait eu l'art de fasciner les yeux, pour être élu; les portes de son palais qui ressemblait à la demeure d'un Sybarite, s'ouvraient avec fracas à l'approche du libertin titré, & une armée de valets en écartait avec outrage l'aveugle octogénaire qui venait implorer sa pitié. Il s'échappait des bras d'une femme impudique, pour aller à l'autel commettre un nouveau sacrilége. Je l'y surpris & lui perçai le cœur.

L'AUMONIER *furieux.*

Un Prélat! & l'enfer ne s'est point ouvert sous tes pas?

ROBERT *d'un ton glacé.*

Non. Il s'est fermé sur les siens....

FORBAN *riant.*

Il lui faisait là un assez beau présent....

L'AUMONIER *l'interrompant en colère.*

Qui t'a rendu son juge? qui t'a donné le droit de le punir?

ROBERT *fièrement.*

Qui!.... l'injustice des tribunaux qui s'en laissaient corrompre, & l'impuissance des loix qui ne pouvaient plus les atteindre. Depuis trop de siècles le faible étoit impunément le jouet du puissant. Il vous manquait un tribunal qui pût frapper les uns & protéger les autres; c'est ainsi qu'ont été jugés les scélérats que j'ai désignés. — Gardez tous ces anneaux, cachets de leur réprobation. (*Il tire des papiers de son juste-au-corps.*) Voici les preuves de leurs forfaits, & leurs arrêts de mort; portez-les à votre sénat,

qu'il les voie, & qu'il tremble de nous avoir forcés à être plus justes que lui.

L'AUMONIER.

C'est donc là ta réponse? (*aux brigands.*) Eh bien! écoutez tous, vous autres, ce que le magistrat me charge de vous notifier. — Si à l'instant vous lui livrez le scélérat qui se dit votre chef, non-seulement il vous fait grace de la vie, mais le souvenir même de vos forfaits est effacé. Vous rentrez dans la société, des emplois vous attendent, le chemin des honneurs vous est ouvert. — Courage donc, assurez-vous de lui & soyez libres.

ROBERT *aux brigands, après un long silence.*

Entendez-vous, Messieurs, vous êtes environnés, captifs; on vous offre la liberté! vous êtes jugés, condamnés, pourtant on vous laisse la vie. Hésitez-vous? est-il si difficile de choisir entre les fers & la liberté?

L'AUMONIER *étonné.*

Cet homme est insensé! (*aux brigands.*) Douteriez-vous de la bonne-foi du magistrat? voici votre pardon, scellé, & signé de tous les membres. (*Il leur remet le papier.*)

ROBERT *aux brigands avec force.*

Vous ne répondez pas. — Pensez-vous renverser cette haie de bayonnettes qui vous enveloppe? ou mettez-vous la gloire à braver le danger, dans l'espérance de tomber avec moi, & de mourir ainsi de la mort des héros? (*avec élévation d'ame.*) Ah! désabusez-vous, ils ne vous en feront pas l'honneur, ne vous traiteront pas même comme moi, mais comme de vils brigands, de serviles instrumens dont je voulais user pour exécuter des desseins plus hardis, des entreprises plus élevées. — Entendez-vous ces cris? le cercle se resserre.... Il ne vous reste qu'un moment, on approche. (*avec force.*) Je vous rends à tous vos sermens. (*Tous les brigands observent un morne silence.*)

L'AUMONIER *extrêmement étonné.*

Je reste confondu.

ROBERT *aux brigands.*

Avez-vous peur que je n'annulle par un suicide efféminé le traité qui m'attache à vous? non: voici toutes mes armes. (*Il les quitte, il jette tous ses poignards, pistolets.*) Livrez-moi, je renonce à tout, jusqu'à l'empire que j'ai sur ma personne.... Craignez-vous quelque résistance? j'attache ici mon bras à cette branche de chêne. — Regardez-moi, je suis sans défense.... Un enfant pourrait m'accabler. (*avec la plus grande explosion.*) Voyons qui mettra le premier la main sur son Capitaine, sans armes.

FORBAN *avec un mouvement violent.*

Quand toutes les furies d'enfer nous entoureraient pour nous exterminer, quiconque n'est pas un traître, sauve le Capitaine.

TOUS LES BRIGANDS *dans un excès de joie.*

Sauve, sauve le Capitaine!

WOLBAC *à l'Aumônier.*

(*Il déchire le pardon & le lui jette au nez*). Tiens, voilà ton pardon, le nôtre est à la pointe de nos sabres.

RAZMANN *à l'Aumônier.*

Sors d'ici, misérable, & vas dire à ton sénat qu'il n'est pas un seul traître dans la troupe de Robert.

ROBERT *à l'Aumônier avec froideur.*

Allez lui rendre compte de tout ce que vous avez vu; des brigands aussi pleins d'honneur sont par-tout des hommes invincibles. (*L'Aumônier se retire.*) Amis, ce n'était point sur vous une épreuve que je faisais, mais pour inspirer la terreur à tous ceux qui vont nous combattre. Je n'ai jamais douté de vous. (*aux brigands.*) Camarades, nous sommes libres, je me sens en état de résister à une armée. (*On entend battre la caisse, sonner l'attaque & tirer le canon.*) On sonne la charge, ne nous laissons pas surprendre. Allons, mes amis, suivez-moi; la liberté ou la mort, voilà notre cri du combat.

TOUS LES BRIGANDS *crient en s'en allant:*

La liberté ou la mort.

(*Les brigands se mettent par pelotons commandés par les principaux, comme Forban, Wolbac, Roller & Razmann, & Robert à leur tête*).

L'entre-acte représente les évolutions, & le feu du combat entre les deux régimens & les brigands, au bruit du tambour, de la mousquetterie & du canon. Les soldats sont mis en fuite.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente la même forêt qu'au second & au quatrième acte, mais les aspects sont changés. On voit dans l'enfoncement à gauche une vieille tour isolée. On traverse la scène avec des blessés portés sur des branches d'arbres. Les brigands tout harassés & couverts de sang et de poussière, leurs vêtemens dans le dernier désordre. Le jour commence à tomber.

ROBERT, FORBAN, WOLBAC *sur le devant, beaucoup de brigands dans le fond.*

ROBERT *se laisse tomber au pied d'un arbre.*

AH! de l'eau, mes amis. Je n'en puis plus, un peu d'eau, si cela est possible. La rivière n'est pas loin; mais vous êtes tous excédés de fatigue....

WOLBAC.

J'y cours. (*Wolbac sort*).

ROBERT.

Nous avons combattu comme des amis, des frères.

FORBAN.

Ah! ils se souviendront de la journée de l'Aumônier.

ROBERT.

Quelles sont les pertes de part & d'autre?

FORBAN.

Près de trois cens hommes de leur côté restés morts sur la place. Du nôtre dix-sept blessés, un seul tué, mais c'est le brave Roller.... il a fait des prodiges....

ROBERT.

Sa mort me fait envie.

FORBAN.

Il semblait la chercher, je l'ai vu s'élancer au milieu d'eux, fendre les rangs, frapper, renverser tout ce qui l'approchait. Le nombre enfin l'emporta ; mais si je n'ai pu le secourir, j'ai du moins su le venger.

ROBERT.

A la place où il est tombé on lui aurait élevé un mausolée, si au lieu de périr pour moi, il fût mort pour servir les passions de quelque ministre ambitieux. Voilà comme dans la vie tout tient à la fatalité ! A-t-on pansé Razmann ?

FORBAN.

Son état est désespéré ; lui-même il m'a tantôt demandé la mort pour être délivré de ses douleurs ; je sais mourir, a-t-il dit, mais je ne puis souffrir. — Je n'ai pas osé lui rendre ce triste service.

WOLBAC *arrive et présente à Robert son chapeau plein d'eau.*

Tiens, Capitaine, voilà de l'eau fraîche comme la glace.

ROBERT *boit et dit à Wolbac :*

Comment, Wolbac ! quoique excédé de fatigue.

WOLBAC.

Non-seulement de l'eau, cher Capitaine, mais tout mon sang est à ton service. Tu m'as sauvé deux fois la vie, ou plutôt de la honte de tomber vivant dans leurs mains. — Ah, Robert ! aye jamais besoin de mon bras, et tu verras si Wolbac sait reconnaître un bienfait.

ROBERT *à Wolbac.*

N'est-il donc plus de salut pour Razmann ?

WOLBAC.

Aucun.... deux coups de feu dans la poitrine & treize coups de sabre sur le corps. Les malheureux allaient le mettre en pièces, si je n'étais venu diviser la curée ; mais

je les ai fait danser de manière à se souvenir de la noce. — A propos, qu'est devenu Rosinsky ? Je ne l'ai point vu dans l'action. . . .

FORBAN.

Je l'ignore ; mais je le répète, sa conduite est fort équivoque.

ROBERT.

Rassurez-vous, moi j'en réponds.

FORBAN *à part.*

Quel diable d'homme, il ne se méfie de personne.

SCÈNE II.

Les précédens, UN BRIGAND.

LE BRIGAND.

CAPITAINE, Razmann approche de son dernier moment, il veut encore te voir & te faire ses adieux.

ROBERT.

Allons. (*à part*) C'est pour moi qu'il s'est sacrifié. (*il sort.*)

WOLBAC.

Tant mieux, ses tourmens vont finir. (*à Forban*) Mais nos provisions, camarade ? Mon estomac n'est pas ami de la diète.

FORBAN.

Elles sont en chemin.

WOLBAC.

Notre caisse est bien garnie, j'espère, & celle du Capitaine aussi ; car s'il dépense, ce n'est morbleu pas pour lui.

FORBAN.

La caisse du Capitaine ? Non. — Mais si tu savais l'usage qu'il en fait, ou tu n'aurais pas d'ame, ou des larmes d'admiration couleraient de tes yeux. (*Il lui donne un papier*) Tiens, lis, voici le mémoire du dernier quartier ; mais prends-y garde, la moindre indiscrétion me perdrait dans son esprit.

WOLBAC *lit d'une voix qui s'altère à la fin de sensibilité.*

Pour deux orphelins élevés à l'université de Leipsic, cinquante ducats.

Pour la liberté d'un père de famille emprisonné pour dettes, quarante ducats.

Pour la pension d'une veuve chargée de sept enfans, cent ducats.

Pour un laboureur ruiné par le débordement des eaux, soixante ducats.

Pour la dot d'une jeune fille. (*il lui rend le papier d'une voix altérée*) Tiens.... tiens.... je crains de m'enthousiasmer pour lui. (*profondément pénétré*) Je connoissais son courage, sa franchise, la noblesse de ses sentimens, l'élévation de son ame.... mais je ne me doutais pas que ce fût d'un chef de brigands qu'on dût prendre l'exemple des vertus.

FORBAN.

Si nous avons l'orgueil de nous croire des hommes, conviens, Wolbac, qu'il est digne aussi de nous commander.

WOLBAC *appuie.*

Et glorieux pour nous de lui obéir.

SCÈNE III.

Les précédens, ROBERT, *à pas lents, absorbé dans les réflexions.*

ROBERT *lentement.*

C'EN est fait, camarades, nous avons perdu notre ami.— Razmann n'est plus; Roller, Razmann & tant d'autres! Ah! mon automne est arrivée, les plus beaux fruits, les feuilles même commencent à tomber sur la terre. Allez vous reposer: je veillerai pour vous.

(*Forban se retire dans le fond, & va se jetter à terre, Wolbac le suit après avoir examiné Robert un instant & marqué son admiration sur son caractère.*)

ROBERT *après un long silence continue.*

Je l'ai vu. C'est donc la mort, la dissolution de notre être..... Cet espace effrayant, & pourtant imperceptible

qui sépare le tems de l'éternité. Quel contraste!... Un brigand meurt l'œil calme..... le front serein..... L'expression de la douleur, de l'amitié, sont les seuls sentimens qui semblent l'animer, & j'ai vu les convulsions du désespoir s'emparer des derniers soupirs de l'homme qu'on nommait juste et bienfaisant!..... Est-ce défaut de force..... de caractère..... foiblesse d'organe?.... ou cet instant serait-il le terme de notre destination.... notre entrée dans le néant?... Mais ce desir de félicité.... ces idées de perfection.... — (*avec force*) ce charme qu'on éprouve à la suite d'une bonne œuvre... (*il fixe le ciel*) cette harmonie universelle, ce mouvement uniforme & pourtant si varié de ces milliers de mondes qui roulent dans l'immensité.... Non, non, il est quelque chose après nous; car je n'ai point encore goûté un seul instant de vrai bonheur. (*il se promène en réfléchissant*) J'ai cherché la mort, a-t-il dit, parce que j'étais las de vivre.... (*fortement*) Moi aussi je suis las de vivre.... moi aussi je voudrais déposer le fardeau de mon existence. — Eh! qui peut m'arrêter?... Pourquoi languir dans cette prison, accablé du présent, quand je tiens dans ma main (*il saisit un pistolet*) la clef qui peut m'ouvrir les portes de l'avenir? — Est-il quelque lueur d'espérance qui puisse encore flatter mon ame? Les bienfaits même que je répands, ont-ils quelque douceur pour moi? On les rejetterait avec horreur, si l'on pouvait connaître celui qui les prodigue. — Mais si le ciel veut que je vive pour être long-tems malheureux, si la fatalité me lie au terrible métier où elle m'a conduit, est-ce à moi de m'y opposer? Quand l'Eternel dit au soleil de dessécher nos plaines, aux torrens d'inonder les campagnes dévastées, quand il ordonne aux vents brûlans de porter la mort dans nos contrées; — s'il fait naître un de ces tyrans qui se jouent de la vie des peuples, est-ce à nous de sonder la profondeur de ses décrets, de lui demander compte des motifs de tant de désastres? nous, instrumens passifs qu'il emploie & brise à son gré!..... Mais Sophie.... ah, Sophie!.... (*fortement*) eh! voudrait-elle recevoir la main d'un brigand, associer son sort à celui d'un

meurtrier? Elle, la douceur, la vertu même! (*déterminé*) Non, cette idée me détermine.... (*il tire un pistolet de sa ceinture & regarde autour de lui*) Ah, Sophie! seule tu m'attachais à la vie; ne pouvant être à toi, je dois y renoncer. (*il se jette à genoux*) Reçois donc mes adieux.... (*il pleure*) Je ne demande à la nature entière.... je ne veux emporter en mourant que l'espoir d'être regretté par toi.... (*il écoute*) Tout est tranquille, tout dort; moi aussi je veux m'endormir pour ne jamais me réveiller. (*il bande le pistolet & le porte à son front.*)

SCÈNE IV.

ROBERT *à genoux*, RAIMOND *dans le fond.*

RAIMOND *un vase à la main.*

VOILA minuit qui sonne dans le village voisin. Il m'attend sans doute. (*Il va frapper à la porte de la tour.*)

LE VIEILLARD, *dans la tour d'une voix cassée.*

Qui frappe? est-ce toi, cher Raimond, mon bienfaiteur compatissant?

RAIMOND.

Oui, c'est moi, bon vieillard; monte au guichet, je t'apporte ta nourriture.

ROBERT *à part.*

Qu'entends-je? approchons. (*il s'avance doucement vers Raimond*).

LE VIEILLARD *dans la tour.*

Bientôt je n'en aurai plus besoin. Ah, Raimond! ne te lasse point, mes membres sont affaissés, ma force anéantie.... Je sens que la mort ne tardera pas à finir ma misère.

ROBERT *à part.*

La mort!.... Est-ce une victime des loix ou de quelque vengeance?

LE VIEILLARD.

Que fait mon misérable fils?

RAIMOND.

Ton fils... Hélas ! — Mais écoute.... Il me semble entendre du bruit : — je me trompais. Ce désert est horrible ! adieu, bon vieillard.... Descends dans ta prison.... Si l'on t'y soupçonnait encore, ta vie s'éteindrait à l'instant; adieu !.... Là haut est ton sauveur.... ton vengeur.... O fils exécrable ! (*Il veut s'enfuir*).

ROBERT *d'une voix terrible.*

Arrête.

RAIMOND *effrayé.*

Ah, dieux !

ROBERT.

Arrête : qui es-tu ? que fais-tu ? parle.

RAIMOND *plus troublé, à part.*

Toutes les frayeurs à la fois !

ROBERT.

Réponds, te dis-je, ou tu es mort.

RAIMOND.

Ah ! je suis un pauvre habitant d'un village de ces montagnes.

ROBERT.

Quel est ce mystère d'iniquité ? je veux le connaître ; quelqu'un est au fond de cette tour....

RAIMOND.

Hélas ! un malheureux condamné à mourir de faim, & que je nourris par pitié dans le silence de la nuit.

ROBERT *avec transport.*

Tu le nourris ?.... Un malheureux ! (*il lui prend la main*) ah, mortel bienfaisant ! ne crains rien, tu n'as pas de meilleur ami que moi. — Mais il est captif, il faut briser ses fers. (*il va prendre des instrumens*). Instrumens de terreur ; pour la première fois venez à mon secours, je vous destine à un plus noble usage.

(*Il force la porte de la tour, & il sort un vieillard faible & décharné que Raimond soutient.*)

RAIMOND *à part.*

O crime de Maurice, tu vas donc être découvert !

LE VIEILLARD *d'une voix faible.*

Ah ! qui que vous soyez, ayez pitié d'un vieillard infortuné.

ROBERT *recule d'épouvante.*

(*à part*). Dieux ! .... la voix de mon père !

(*Il le fixe immobile d'étonnement, ensuite l'approche lentement.*)

LE VIEILLARD *à genoux.*

Je te remercie, ô ciel ! il est donc arrivé l'instant de ma délivrance.

ROBERT *le fixant avec égarement.*

Ombre du vieux Moldar, quel pouvoir infernal t'arrache du sein des tombeaux ? (*il l'approche*) Reviens-tu du séjour des morts pour dissiper mes doutes sur l'avenir, & me résoudre ici l'énigme de l'éternité ? — Parle, je suis au-dessus de la crainte.

LE VIEILLARD.

Je ne suis pas une ombre, je respire, je vis, mais d'une vie affreuse, tissue d'horreurs & d'infortunes.

ROBERT.

Et tes funérailles publiques.

LE VIEILLARD.

Une masse informe fut déposée au caveau de mes pères, tandis que dans ce souterrain retranché du nombre des vivans, je m'abreuvais de larmes & me plaignais au ciel du malheur d'exister encore.

ROBERT *à part.*

Quoi donc ! il est un Dieu.... & sans cesse la vertu souffre ! ... sans cesse le crime triomphe.

LE VIEILLARD.

Ah, que cet air est pur ! .... comme il rafraîchit mes sens ! (*Il s'assied au pied d'un arbre*). Voilà depuis cinq ans la première fois qu'il m'est permis de contempler le ciel.

ROBERT *le fixant toujours avec un morne étonnement.*

O cruauté ! ô barbarie !

LE VIEILLARD.

Ah ! si tu es homme, si tu portes un cœur humain, ne me demandes pas le récit de mes malheurs, il te ferait détester tes semblables....

ROBERT *avec effroi.*

Vas, je la connais trop cette race de vipères.

LE VIEILLARD.

J'ai mérité mes maux. J'ai banni.... déshérité.... persécuté le seul de mes fils qui devait consoler ma vieillesse. — O Robert ! Robert ! (*il pleure.*)

ROBERT *à part.*

Et je n'ose tomber à ses pieds ! (*haut*) Mais quel est le monstre qui t'a fait éprouver ce supplice ? Parle, je veux m'abreuver de son sang.

LE VIEILLARD *pleurant.*

Ah ! ne le maudis pas, mais juge de mes tourmens !... Celui qui en est l'auteur.... est mon fils... mon propre fils.

ROBERT *pétrifié d'étonnement.*

Ton fils ? — Ton autre fils. Eternelle justice ! — (*furieux*) C'en est assez, allons. (*Il tire un coup de pistolet & dit aux brigands*) : Réveillez-vous.

(*Au coup de pistolet le vieillard tombe en défaillance.*)

LES BRIGANDS *se réveillent tous et accourent.*

Eh !... hola !... hola !.... Qu'est-il arrivé ?

ROBERT *dans une terrible agitation.*

Quoi ! ce récit horrible n'a point arrêté votre sommeil & fait dresser vos cheveux ! — Venez tous, voyez ce vieillard, & frémissez. (*d'un ton de voix extatique*) L'ordre éternel est interverti.... l'humanité a perdu ses droits.... la nature a brisé ses liens.... Le fils a massacré son père !

LES BRIGANDS *avec surprise.*

Que dit le Capitaine ?

ROBERT *continuant.*

Massacré ! . . . ce terme est trop doux. Dans ce désert... au fond de cette tour..... en proie à tous les tourmens de la vie.... de la mort, un fils a fait enfermer ce vieillard ; &.... que sert-il de le cacher ?... amis, ce vieillard est mon père. (*Il tombe épuisé à ses genoux.*)

LES BRIGANDS.

Son père ! quoi ! son père ?

RAIMOND *à part.*

O Dieu.... C'est Robert: quelle nouvelle pour Sophie : courons.... (*Il sort.*)

SCÈNE V.

Les précédens, excepté RAIMOND.

WOLBAC.

Qu'il dise un mot & j'apporte à ses pieds la tête de son persécuteur.

FORBAN *approche du vieillard avec respect.*

Père de mon Capitaine, (*il tire son poignard*) ce poignard est désormais consacré à ta vengeance.

TOUS LES BRIGANDS.

Vengeance, vengeance !

ROBERT *se relève tout-à-coup, s'élance au milieu d'eux, & d'une voix terrible :*

Oui, vengeance. — Ecoutez-moi, Dieu terrible, Dieu vengeur des forfaits ! j'élève ici vers toi cette main sanguinaire. Je jure par le silence & les ténèbres qui nous environnent, par ces astres qui se balancent au-dessus de nos têtes, de ne pas revoir le soleil, sans avoir ravi sa lumière à l'exécrable parricide. (*Aux brigands, d'un sentiment élevé.*) Et vous, découvrez

découvrez vos têtes, prosternez-vous dans la poussière. (*Ils mettent un genoux en terre.*) Adorez la main invisible qui atteste votre mission & anoblit vos destinées. Non, vous n'êtes plus des brigands. Vous portez dans vos mains le glaive des vengeances célestes, vous êtes devenus les anges de la mort, les terribles exécuteurs des hauts décrets de l'Eternel. Levez-vous tous, ce jour vous sanctifie.

(*Les brigands se lèvent.*)

WOLBAC.

Ordonne, que faut-il faire?

ROBERT *à Wolbac.*

Approche, viens toucher les cheveux blancs qui couvrent ce front respectable. (*Il le mène à son père, & lui fait toucher ses cheveux, puis avec force:*) Maintenant vas venger mon père.

WOLBAC *vivement.*

Où? quand? comment? parle. Je suis tout prêt.

ROBERT.

Prends vingt hommes & coure au château de Moldar... Qu'on arrête Maurice & qu'on le traîne ici. — C'est sur cette place qu'il doit être jugé. Qu'il voie tous ses forfaits; (*en montrant le vieillard*) qu'il tremble & qu'il meure. Allez, courez, volez. Je compte les minutes.

(*Ils sortent en grand nombre, précédés de Wolbac; tous les autres se retirent dans le fond.*)

SCÈNE VI.

LE VIEILLARD *toujours assoupi*, ROBERT, BRIGANDS *au fond.*

ROBERT *attendri, les yeux fixés sur le vieillard, après un long silence.*

Le barbare!.... Voyez ce corps épuisé.... Un cannibale aurait respecté sa vieillesse, & son fils l'assassine! quelle douceur dans ses traits à travers ce sommeil de mort! (*avec*

douleur à un brigand.) Il semble méditer des bienfaits ou compter les heureux qu'il a faits.

Ah! pourquoi n'osé-je le nommer mon père! que du moins j'embrasse ses genoux, (*à ses pieds*) que je goûte un moment le bonheur d'être son fils. — Je suis seul avec lui. (*après une réflexion*) Si je dérobais sa bénédiction.... (*attendri.*) La bénédiction d'un père, dit-on, n'est jamais sans grande efficace..... (*il lui serre les genoux sans y songer.*)

LE VIEILLARD *réveillé avec effroi.*

Etranger.... que fais-tu? que veux-tu?

ROBERT *toujours à ses pieds.*

J'ai brisé les verroux de ta prison, je t'ai donné la liberté; ne me refuse pas une grace.

LE VIEILLARD.

Parle, que me demandes-tu?

ROBERT *attendri.*

Ta bénédiction.... mon père....

LE VIEILLARD.

Et tu l'as méritée. (*Il lui pose la main sur la tête.*) Sois juste & bienfaisant, & tu seras heureux. — Que ne puis-je ainsi bénir mes fils! Ah, Maurice!... (*il pleure.*)

ROBERT.

Quoi! tu le pleures? ton meurtrier! au pied de cette tour.

LE VIEILLARD *avec douleur.*

J'ai persécuté son frère. — O père infortuné! je vis & mon Robert n'est plus.

ROBERT.

Ton Robert? il respire, il vit.

LE VIEILLARD.

Comment? que dis-tu?

SCÈNE VII.

LE VIEILLARD, ROBERT, SOPHIE, & RAIMOND ; *dans le fond*, GUILLAUME, sa femme & son enfant, *portant une lanterne, allumée devant eux. Des valets de ferme armés de bâtons, d'autres avec des flambeaux.*

SOPHIE *s'avance sur le devant.*

C'EST bien ici, Raimond, que tu m'as dit de le chercher... Quoi! il vivrait!... & c'est à mon Robert!... (*elle s'avance*) Que vois-je!.. Ah, mon oncle! Ah, Robert!... (*elle se jette aux genoux du vieillard.*)

ROBERT.

Sophie.

LE VIEILLARD.

Ma fille! Sophie, que dis-tu? où donc est-il mon fils?

SOPHIE *criant.*

C'est lui.... c'est Robert. Le voilà.

LE VIEILLARD.

Sophie.... Robert.... c'est vous?

ROBERT.

Tous les deux dans vos bras.

LE VIEILLARD.

Mes enfans!... mes enfans!....

SOPHIE.

Ah, mon oncle!... ah, Robert! mon amant... mon époux. (*elle veut l'embrasser.*)

ROBERT *recule.*

Votre époux!... lui, Robert!...—(*Les brigands entrent.*) Dieux! les voici. (*Il détourne les yeux.*) Non, je ne me sens pas le courage de verser le sang de mon frère. (*Il s'appuie accablé contre un arbre.*)

SCÈNE VIII.

Les précédens, WOLBAC *à la tête des Brigands.*

WOLBAC.

CAPITAINE, nous avons suivi tes ordres; mais il n'était plus tems. Il s'est fait justice lui-même. A peine nous a-t-il apperçus, & appris de quelle part nous venions, que du haut d'une tour il s'est précipité dans le Mein. (*Tous les brigands se rangent tristement des deux côtés de la scène.*)

LE VIEILLARD *se lamentant.*

Qu'ai-je entendu? mon fils.... mon fils est mort.

ROBERT *à part.*

Et, graces au ciel! mes mains sont innocentes.

LE VIEILLARD.

Maurice est mort, & je n'ai pu lui pardonner!

SOPHIE.

Robert vous est rendu, & votre Sophie avec lui.

LE VIEILLARD.

C'est donc à vous, mes enfans, à vous seuls à fermer mes yeux. Approche, mon fils.... Tiens, voilà Sophie.... ton épouse.

ROBERT.

Mon épouse!.... Ah! si vous saviez!....

SOPHIE *l'interrompant.*

Oui, je la suis. Tu l'as promis à la face du ciel. (*elle court vers Robert.*) Rien ne peut plus briser nos nœuds.... Ton cœur est à moi.... à moi seule....

ROBERT.

Quoi! le cœur d'un brigand!

SOPHIE.

L'amour l'épurera.

ROBERT.

Vas, ma tête est proscrite. Où fuir? où me cacher?

SOPHIE.

Dans le fond d'un désert. . . . avec moi.

GUILLAUME.

Avec nous.

ROBERT.

Ah, Sophie! serait-il possible? (*Ils veulent se jetter dans les bras l'un de l'autre.*)

FORBAN.

(*Il sort des rangs & met le sabre entre Sophie & Robert*) Arrête, Capitaine. N'as-tu pas juré cent fois de nous rester fidèle? Tes sermens sont-ils moins forts que les pleurs d'une femme?

ROBERT.

Il a raison: dieux! dieux!

WOLBAC.

Ne te souvient-il plus des dangers que nous avons bravés, des maux que nous avons soufferts pour toi? est-ce là le prix de notre attachement?

ROBERT.

Ah, Sophie! ah, mon père!

FORBAN.

Que sont devenus ces plans si hardis, ces desseins si élevés dont tu flattais notre ambition? as-tu déjà oublié les services de Roller, de Razmann & de tant d'autres qui se sont sacrifiés pour toi? leurs mânes doivent être indignés de ta faiblesse. Nous étions tous libres tantôt, & loin de te livrer, nous avons affronté la mort pour te défendre. Maintenant tu veux nous abandonner pour aller soupirer aux pieds d'une femme.

ROBERT.

O tourmens de l'enfer! (*Tous les brigands murmurent; plusieurs s'avancent, découvrent leur poitrine, & d'un ton ferme*),

WOLBAC *dit:*

Vois ces blessures. . . . Regarde ces cicatrices. . . .

FORBAN.

Ta vie, ta personne, ton être, tout est à nous, c'est notre sang qui nous acquit ces droits, & c'est le tien qui les fera valoir.

ROBERT *consterné.*

C'en est fait, c'en est fait. — Il n'y faut plus penser. J'ai voulu retourner à elle, à la paix, au bonheur, & le ciel s'y oppose. — Otez de mes yeux cette femme.

SOPHIE.

Et c'est toi qui l'ordonnes.... Cruel! arrache-moi donc la vie. (*Elle se jette à ses pieds.*) Frappe, je bénirai mon sort. Tu t'éloignes. (*aux brigands.*) Eh bien! vous, accoutumés au meurtre, soyez tous plus humains que lui. Donnez-moi par pitié la mort que je demande. Vous vous taisez aussi, barbares! vous ne laissez la vie qu'aux malheureux.

WOLBAC *tire un pistolet de sa ceinture.*

Robert, je vais t'en délivrer.

ROBERT *égaré dans le dernier désespoir.*

Wolbac, arrête; non, c'est moi qui me délivrerai du fardeau de cette existence que je ne puis plus supporter. O Sophie de Northal, je te lègue à soigner la vieillesse de mon père. Console-le de tant de pertes; je te défends de les accumuler, en me suivant dans le tombeau. (*Il tire son poignard & veut s'en frapper; Forban lui arrête le bras.*)

FORBAN *s'écrie:*

Toi, Robert, une lâcheté!....

SOPHIE.

Juste ciel! (*Elle se jette à lui.*)

LE VIEILLARD.

Ah, mon fils!

GUILLAUME.

Mon maître! (*L'enfant effrayé recule.*)

SCÈNE IX.

Les précédens, ROSINSKY *accourt.*

WOLBAC.

CAPITAINE.

ROBERT *les repousse désespéré.*

Je ne vous connais plus. Laissez-moi mettre un terme à mes malheurs. (*Il se débat entre leurs mains.*)

ROSINSKY.

Ils sont finis. — Reconnais dans Rosinsky ton parent, le fils du comte de Berthold.

LE VIEILLARD.

Que dit-il de Berthold?

ROBERT *avec trouble.*

oi, le fils de Berthold!

ROSINSKY *très-vivement.*

Mon père a remis à l'Empereur le mémoire adressé par toi. Le récit de tes attentats avait irrité sa justice; mais ton respect pour le malheur, la générosité, la grandeur d'ame qui te font admirer jusques dans tes excès, ont ranimé l'espoir de ta famille. Depuis un mois, témoin de toutes tes actions sublimes, j'ai écrit; tes malheurs ont attendri le Souverain; nos vœux sont accomplis, & voici ton pardon. (*Il lui donne un papier.*)

ROBERT *avec transport se relevant.*

Mon pardon....Ah, mon père!...mon pardon: (*tristement.*) & celui de mes camarades?

ROSINSKY.

Est aussi accordé, s'ils jurent de servir sous toi l'Etat, en corps franc de troupes légères.

ROBERT.

Je réponds d'eux....

TOUS LES BRIGANDS.

Nous le jurons.

ROSINSKY.

O Robert! l'Empereur touché de tes remords veut réformer par sa justice tous les abus que tu punissais par la force. (*aux brigands.*) Il veut vous pardonner vos crimes, & s'éclairer par ses vertus.

ROBERT *exalté.*

Eh bien! Forban, Wolbac, & vous tous mes amis, qui avez partagé mes revers, venez partager ma fortune. Vouons désormais à la défense de la patrie & des loix qu'on va réformer, le courage que nous avons mis à les venger quand on les outrageait; & si jamais.... si dans le rang où le destin remet votre Robert, ou ma bouche ou ma main commandait quelque acte oppresseur, (*il remet son poignard à Forban*) prenez ce fer, frappez; que mon arrêt de mort cloué sur ma poitrine, porte ces mots effrayans aux parjures: *Robert qui punissait les crimes est devenu lui-même un traître à ses sermens. Ce poignard a tranché ses jours.* (*à Rosinsky.*) Et toi, mon cher Berthold, parent noble & généreux, viens jouir avec nous du fruit de tes bienfaits.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

De l'Imprimerie de CRAPELET & JULIEN, rue S. Jean-de-Beauvais, n°. 36, près la rue des Noyers.